60 + 10
Cat Canada 143
No 303

5719c Soubeyran de Scopon

CONSIDÉRATIONS
SUR
LE GÉNIE
ET LES MŒURS
DE CE SIÉCLE.

Cujus ſtudium qui vituperat, haud ſanè intelligo, quidnam ſit, quod laudandum putet. Cic. de Off.

A PARIS,
22168
27. 2. 26
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Réflexions sur la nature de cet Ouvrage*, page 1.
CHAP. II. *De l'esprit de société*, 32.
CHAP. III. *De la douceur*, 36.
CHAP. IV. *Réflexions morales*, 60.
CHAP. V. *De quelques travers*, 69.
CHAP. VI. *Des femmes*, 99.
CHAP. VII. *De l'amitié*, 120.
CHAP. VIII. *De la modestie*, 127.
CHAP. IX. *De la modération dans les plaisirs*, 132.
CHAP. X. *Réflexions critiques*, 147.
CHAP. XI. *De la Noblesse*, 165.

CHAP. XII. *Penſées Philoſophiques*, 171.
CHAP. XIII. *De l'envie*, 204.
CHAP. XIV. *De la généroſité & de la reconnoiſſance*, 212.
CHAP. XV. *Caracteres*, 223.
CHAP. XVI. *Sentences & maximes*, 237.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

Page 34, ligne 3, ſont rapprochées, *liſez* ſe ſont rapprochées.
Pag. 75, vers le milieu, les faire raviſer, *liſez* ſe faire ſe raviſer.
Page 147, tout comme, *liſez* comme.
Pag. 156, Amadriades, *liſez* Hamadriades.
Pag. 164, ligne 5, Etoit-ce donc, *liſez* Etoit-il donc.
Pag. 187, ligne 2, à ceux qui, *liſez* à ceux qu'ils.
Pag. 229, vers le milieu, ſon pécule, *liſez* ſon argent.

CONSIDERATIONS

CONSIDERATIONS
SUR
LE GÉNIE ET LES MŒURS
DE CE SIECLE.

CHAPITRE PREMIER.
Réflexions sur la nature de cet ouvrage

ON a blâmé le titre *d'Essai*, que certains Auteurs ont donné à leurs livres, & que j'ai été tenté d'adopter pour cet ouvrage, parce que je n'ai pas de grandes choses à dire. Quoi qu'il en soit sur ce qui me concerne, qu'il ne m'appartient pas de juger, cette censure d'un anonyme, d'ailleurs homme d'esprit, ne me paroît pas fondée.

On a dit que c'étoit *une impolitesse*

choquante que d'annoncer au Public qu'on s'eſſaye à ſes dépens ; c'eſt une querelle de mots. Un Philoſophe qui a réfléchi, un Moraliſte qui donne des regles de conduite, ſongent à inſtruire leurs ſemblables & à leur plaire ; ils ne peuvent y réuſſir, qu'après de longues méditations & un travail ſoûtenu, juſqu'à ce qu'ils ayent donné à leurs idées tout le développement & toute la force dont ils ſont capables.

Le titre qu'ils mettent à leur ouvrage ne prouve rien ; ceux qui préferent le titre *d'eſſai*, donnent ſeulement un témoignage de modeſtie, & ne doivent pas être ſoupçonnés de faire un aveu de négligence.

§. Un Auteur un peu eſtimé doit-il mettre ſon nom à ſes ouvrages ? Sera-t-il jugé plus équitablement en ſe nommant, qu'en ne ſe nommant point ?

S'il ſe nomme, il prévient pour ou contre lui, ſuivant les différentes impreſſions des Lecteurs; il perd les critiques de vive voix, ſi utiles pour un Ecrivain, & ſi agréables pour un Philoſophe. Son ouvrage eſt-il bon? le ſoin qu'il auroit pris d'avertir le Public n'auroit rien ajoûté à ſon ſuccès: ſi l'ouvrage eſt médiocre, l'Auteur préſumeroit-il que ſon nom eût entraîné les ſuffrages? Quand même il auroit pû faire illuſion pendant quelque tems, qu'en réſulteroit-il? Que ſur le témoignage de ſes amis ou de ſes flateurs, il pourroit croire que ſon livre auroit quelque ſuccès, tandis qu'il ignoreroit le peu de cas qu'en font les juges déſintéreſſés. C'eſt ce qui arrive tous les jours à des Ecrivains trop pleins d'eux-mêmes, qui ne peuvent pas s'imaginer qu'on n'eſtime pas ce qu'ils ont eu tant de

peine à composer ; qui interpretent en leur faveur le silence des juges, & qui mettent sur le compte de l'envie, les justes critiques qu'on fait de leurs ouvrages.

Dans ce que je viens de dire, je n'ai eu en vûe que ces Auteurs estimés, à la vérité, à un certain point, mais dont la réputation n'est pas encore décidée. Je ne prétens point donner de conseil à ceux qui sont nés pour donner le ton à leur siecle. Quand les Ecrivains célebres auroient la sagesse de ne se pas nommer quelquefois, le Public ne se méprendroit pas sur ce qui est déjà en possession de lui plaire. Ceux qui sont plus estimés par eux-mêmes que par leurs écrits ; ceux qui ont plus de considération personnelle que de réputation d'Ecrivain, ne peuvent, ce me semble, que gagner à tous égards ;

en gardant l'anonyme, en reſpectant le Public, ils ſe reſpectent eux-mêmes. Qu'ils attendent, pour ſe nommer, que le Public les appelle & témoigne quelque impatience de les connoître.

§. La Rochefoucault, Paſcal, la Bruyere, quels noms ! Entreprendre de parler leur langage, quelle préſomption ! Mais quoi, les Poëtes lyriques ne rappellent-ils pas ſans ceſſe dans leurs chants Pindare, Horace, Malherbe ? leur lyre, diſent-ils, eſt dans leurs mains ; en tirent-ils d'auſſi beaux ſons ? Leur audace eſt d'autant plus grande, qu'il a été décidé que dans la Poëſie comme dans la Peinture, la médiocrité eſt inſupportable. On peut aſſujettir à la même loi les réflexions & les maximes. Rien de ſi inſipide, je l'avoue, que celles qui ne renferment pas un grand ſens

sous une expression énergique. Celles que je donne, ne sont pas de cet ordre, je l'avoue encore : mais ne fait-on pas que comme il y a un orgueil poëtique qui s'excuse par son ivresse même, il y a aussi un orgueil philosophique qui prétend se justifier par la raison ?

Revenons à nos fameux Peintres de mœurs. L'un étoit soûtenu par les grandes vérités de la Religion dont il étoit pénétré, & qu'il vouloit faire passer dans les cœurs, si je l'ose dire, avec l'attache de la raison. La majesté du sujet se répand sur les idées qui le développent ; ce prodige de génie & de vertu étoit animé par une piété célebre, dont on trouve par-tout l'expression tendre & sublime.

La Bruyere étoit presque le premier qui eût entrepris de donner des

caracteres : il travailloit ſur un fond tout neuf ; car, ſi l'on y prend garde, il n'arrive pas juſqu'au cœur qui eſt toûjours le même ; il n'attaque que les modes, les uſages & les abus qui varient toûjours, & quelques travers qu'il preſſe avec force.

L'Auteur des Maximes s'eſt moins attaché au détail ; il a cherché un principe qui fût commun à toutes nos actions ; il eſt allé plus avant, mais peut-être a-t-il été moins utile : on corrige mieux par des portraits vrais & bien frappés du ridicule, que par des leçons qui le cenſurent, ou par des recherches qui en dévoilent le jeu. Peut-être pourroit-on dire que le livre de La Bruyere a ſur le Recueil de Maximes, pour la cenſure des mœurs, l'avantage qu'une piece de caractere a ſur une piece d'intrigue.

L'homme célebre, dont nous par-

lons, s'étoit fait un système du cœur qui est le fond de ses maximes ; & ce bien qui étoit à lui seul, ne pouvoit aussi fournir qu'à lui les moyens d'en faire usage, & d'appliquer le principe qu'il crut avoir vû par-tout, & qu'il regarda comme le mobile des vertus des hommes. Il tâcha ensuite de le découvrir, & le chercha dans le cœur ; il crut l'avoir démêlé, bien certain, sans doute, de ne l'y pas apporter lui-même : ainsi, chose singuliere, ce qu'il vouloit trouver, il l'avoit eu avant que de commencer ses recherches.

Cette avance peut avoir ses inconvéniens : en Morale comme en Physique, il est dangereux de faire des systèmes, auxquels on est toûjours tenté de vouloir tout adapter.

Dans des proportions différentes, ces trois Philosophes avoient reçû

de la nature cet art qui apprend à la dévoiler elle-même : un génie élevé, puiſſant, leur fourniſſoit ces traits qui nous étonnent ; une imagination riche & brillante, leur prêtoit ſes feux ; un goût exquis achevoit d'y mettre ces graces, cette expreſſion fine, délicate & juſte, qui n'orne pas toûjours le génie. Tant de richeſſes naturelles, tant d'avantages acquis, tirent de pair ces grands hommes, qui ſe ſont fait un nom immortel par les productions de leur eſprit ; &, comme nous l'avons dit, ni les uns ni les autres, n'ont point été exactement remplacés. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que quoique les noms de Corneille, de Racine, & de Moliere, ſoient peut-être encore plus impoſans dans la République des Lettres, que les noms de Paſcal, de la Rochefoucault, & de la Bruyere, on a

moins approché de ceux-ci que des autres. Entreprendrai-je de chercher les cauſes de cette eſpece de phénomene ? Ils ont tous peint les hommes : les Poëtes ſont plus gênés que les Philoſophes ; & cependant il y en a un plus grand nombre qui ont réuſſi.

Un Poëte qui conçoit le deſſein de faire une piece de théatre, ou plutôt qui ſe ſent entraîné, élevé par ſon génie à ce genre ſublime, doit d'abord faire un bon choix du ſujet & des perſonnages. Il eſt aſſujetti à un plan qui doit être lié ; une expoſition nette & conciſe doit inſtruire d'abord les Auditeurs & le perſonnage à qui elle eſt adreſſée. L'Auteur doit jetter de l'intérêt dans ſa piece, & cet intérêt croîtra de ſcene en ſcene : il doit faire naître l'impatience, ſoûtenir l'attente de l'Auditeur ſans le fati-

guer, charmer l'oreille, remuer le cœur. Il a fallu noüer naturellement une intrigue souvent compliquée, & la dénoüer avec un art qui ne paroisse point, & qui cause une surprise agréable, soit en faisant punir le vice, soit en faisant triompher la vertu. Il faut que les caracteres soient soûtenus long-tems dans des circonstances différentes, & dans des épreuves qui exercent bien le génie de l'Auteur. Il faut encore qu'ils soient bien contrastés pour entretenir l'intérêt, & pour soûtenir l'action : dans la Comédie, ils doivent être pris d'après nature, & voilà ce qui fait la grande difficulté de ce genre; dans la Tragédie, ils doivent être du moins dans le vraisemblable.

Dans celle-ci, les idées les plus magnifiques, & quelquefois les images les plus pompeuses, doivent être re-

vêtues d'expreſſions nobles, vives ; & qui rendent le ſentiment : dans l'une on doit reconnoître le héros, dans l'autre on doit retrouver l'homme. Dans les deux genres l'action doit être ſimple, & ſe conſommer dans une certaine meſure de tems, & dans un lieu déterminé.

La contrainte des vers & l'eſclavage de la rime mettent le comble aux travaux de l'Auteur dramatique. On a dit que Thomas Corneille comptoit les vers pour rien : mais ſon frere à qui ils coûtoient davantage, en a fait de plus beaux. Ainſi cette facilité n'eſt plus un mérite ; c'eſt tout au plus un moyen de produire ſans peine beaucoup d'ouvrages médiocres. Ce talent eſt rare, mais eſt-il à envier ?

D'un autre côté, toute la tâche d'un homme qui a réfléchi dans ſon

cabinet ſur ce qu'il a vû dans le monde, & qui a ſû être bleſſé des travers & des préjugés qui y regnent, c'eſt de rendre ſes penſées d'une maniere noble, élégante, forte, naturelle, & qui peigne bien; il a la liberté de les ſerrer ou de les étendre. Tous les tours ſont à ſa diſpoſition : une ſentence, un apologue, un trait, un caractere, tout eſt à ſon choix. Libre dans ſes penſées, il l'eſt auſſi dans la forme & dans la meſure qu'il voudra leur donner : il lui ſuffit preſque de ſe faire entendre, & de ſatisfaire l'eſprit ſans être obligé d'aller juſqu'au cœur.

Sur cette double expoſition, ne craindroit-on pas d'être inondé de réflexions & de caracteres, tandis qu'on exigeroit à peine deux pieces de Théatre du même Auteur durant ſa vie ? Cependant depuis ſoixante

années, on n'a pas donné dix volumes de Réflexions, encore y en a-t-il peu d'excellens, & l'on recueilleroit plus de soixante volumes de Pieces de Théatre.

Dira-t-on que c'est le goût du Public qui détermine les Auteurs à prendre les genres qui plaisent davantage ? Mais cette déférence n'est pas en leur pouvoir. Celui qui est véritablement né pour un genre, s'en défendroit vainement, & réussiroit mal dans un autre : le génie suit ses impulsions malgré les contradictions, comme le cœur suit ses penchans malgré les conseils, & souvent malgré les remords. D'ailleurs, l'accueil que le Public a fait aux Pensées de Pascal, aux Maximes de La Rochefoucault, *aux Caracteres de La Bruyere*, est si constant, qu'on les cite toûjours avec admiration &

avec quelque ſorte de reſpect : on ſe pique de les retenir de mémoire ; & ſi quelques-unes de leurs idées ſe trouvent enveloppées de quelque obſcurité ; ſi elles paroiſſent quelquefois énoncées en ſtyle d'oracle, on n'oſe imputer à ces Auteurs un défaut de clarté ; on aime mieux accuſer ſa propre pénétration : encore arrive-t-il rarement qu'on en ſoit réduit-là. Les honnêtes gens & les bons eſprits, auxquels ſeuls ces trois célebres Recueils ſont adreſſés, y trouvent preſque par-tout des guides pour connoître le cœur humain, une recette pour épurer les mœurs, & une certaine grandeur, une ſorte de généroſité, ſi je l'oſe dire, dans la maniere de préſenter un vrai de recherche, mais qui paroît s'offrir, une onction qui affecte le ſentiment & qui éleve le génie.

Tout n'a pas été dit, témoin M. de la Bruyere lui-même, auteur de la décision contraire, qu'il a mise à la tête de son Livre. Si l'on consultoit le goût du Public, on lui donneroit beacoup de réflexions : car l'esprit du siecle est tourné là : mais il faudroit qu'elles fussent d'une certaine trempe, & pour cela préparées dans une grande ame & par un beau génie.

D'où vient donc que, malgré l'appât de tant de gloire, & malgré l'idée avantageuse qu'un Auteur qui réussiroit dans ce genre, donneroit de lui-même, on voit si peu de réflexions, & tant de Poëmes sur les hommes ?

Osons le dire, c'est qu'au théatre les succès sont plus prompts & plus éclatans. Les applaudissemens, lorsqu'ils sont mérités & constans, sont une

une acclamation publique à la gloire de l'Auteur, laquelle ſe tranſmet & ſe répand au loin ſur les aîles de la Renommée. Au lieu de quelques Philoſophes méditatifs qu'un Spectateur occupe dans leurs cabinets, les Auteurs du Théatre raſſemblent des milliers d'habitans de tous les âges & de toutes les conditions, à qui ils font faire, par des Acteurs exercés & intelligens, une lecture publique, ſoûtenue par toute la ſéduction de l'art & l'illuſion de la magnificence. Si le péril eſt grand, la gloire eſt éclatante ; rien n'eſt plus flateur pour un homme qui a du génie & du talent, que des ſuccès brillans au Théatre.

Oſerai-je découvrir un nouveau motif dans une autre ſorte d'intérêt qu'aucun Auteur n'avoue, & qui pourtant détermine le plus

grand nombre ? Cet intérêt, c'eſt le mobile univerſel ; le voilà preſque nommé. D'ailleurs, les ſuccès ſur la Scene procurent tant d'avantages divers, qu'il ne faut pas être ſurpris de la foule qui l'aſſiege.

Les ſuccès du Philoſophe ſont lents & privés ; le tems ſeul peut donner le prix à ſes veilles, & ſouvent il n'eſt plus lorſque ſa gloire commence. S'il a quelque talent pour la Scene, & qu'il ſoit preſſé de joüir de ſa réputation, il mettra en action les perſonnages & les incidens qu'il ſe ſeroit contenté de peindre ; il fera des tableaux, au lieu de portraits.

Ce qui fait en même tems la difficulté & le mérite des ouvrages tournés en maximes, c'eſt qu'on n'y doit faire entrer que le vrai, je dis un vrai abſolu & hors d'atteinte,

un vrai géométrique, & qui découle naturellement des principes de mœurs, qui sont aussi certains, aussi invariables & bien plus précieux que ceux de la Géométrie, & d'autant plus difficiles à saisir, qu'ils n'ont rien de sensible; que les opérations se font par l'entendement sans l'aide des sens; que le compas & la regle sont dans l'esprit même; & que c'est le sentiment qui, malgré ses voiles & ses incertitudes, doit démêler la vérité, & déposer souvent contre ses propres intérêts. Cet art, cette précision sont inestimables: telle pensée rendue avec toutes ces précautions & tout cet appareil, a coûté à son auteur plus de tems, plus de soins & plus de méditations, qu'une Piece entiere à quelque autre.

En effet, ce qu'on regarde com-

me les beaux morceaux dans les Comédies & dans les Tragédies, & ce qui a fait le succès de la plûpart de celles qui ont paru depuis peu, ce sont des traits frappés, c'est-à-dire, des vérités sententieuses, rendues avec précision, avec élégance, & qui doivent naître de la situation théatrale.

Je sais qu'on s'est élevé contre ces tirades de commande, & qu'on a protesté contre les battemens de main qu'elles excitent : mais ces reproches, quand même ils seroient fondés, ne portent pas sur les traits mêmes. Ce sont des amateurs de l'art, &, si je l'ose dire, des Professeurs en Dramatique, qui les ont faits. Ils ont accusé les jeunes Auteurs, qui ont l'imagination heureuse & brillante, & qu'ils prétendent manquer d'haleine, de vouloir

compenſer par ces traits ce qu'ils faiſoient deſirer du côté de la conduite & de l'obſervation des regles (car les jeunes gens ont une diſpoſition naturelle à les franchir toutes), & de tâcher de s'attirer par des vers ſententieux & des maximes impoſantes, des applaudiſſemens qu'ils ne pouvoient mériter par les ſituations.

Ils les ont ramenés ſéverement au grand but du Poëme dramatique, qui eſt de remuer le cœur, & non de flater l'eſprit : ils ont cru avoir le droit de proſcrire comme des fautes les plus grandes beautés, lorſqu'ils les croyoient déplacées. Encore une fois, quand même ces reproches ſeroient légitimes, il n'en ſeroit pas moins vrai que ces vers ſententieux, ces vers qui, comme on l'a dit, ſe tournent en prover-

bes & qu'on retient par cœur, ne ſont autre choſe que des vérités rendues à la maniere des bonnes réflexions, qui relevent extrêmement un ouvrage, de quelque eſpece qu'il ſoit, pourvû qu'ils ſoient placés avec diſcernement & diſtribués avec ſageſſe ; & qu'on n'en trouve, quoiqu'en petit nombre, que dans les grands Auteurs. Moliere & Deſpréaux ont fait aſſez de ces vers-là : Corneille & Racine en ont fait auſſi ; leurs pieces n'y perdent rien, non plus que celles des nouveaux Auteurs, qui ne les négligent pas lorſqu'ils ſe préſentent. Ils doivent renfermer une vérité abſolue, ou du moins une vérité reçue. Rien de plus rare, & j'ajoûte rien de plus difficile, que ce qui plaît & qui paroît n'avoir rien coûté. C'eſt cependant de ces traits

que doit être tiſſu un recueil de Réflexions : elles doivent toutes porter cette empreinte de vérité, cet air ſaillant & impérieux, que la raiſon prend lorſqu'elle eſt ſoûtenue par l'éloquence du génie. Il faut demeurer d'accord que cet heureux concours, ce noble aſſortiſſement de vériré pleine, & d'expreſſion ſans défaut, eſt infiniment difficile à former.

Ce vrai de la penſée doit auſſi ſe trouver à ſa maniere dans l'expreſſion. Or l'expreſſion vraie eſt unique : il n'y a point de ſynonyme exact. Il faut qu'une idée ſoit aſſez développée pour ſaiſir au premier coup d'œil, & aſſez combinée pour donner à penſer.

La penſée une fois adoptée, on doit la revêtir d'expreſſions qui ne puiſſent ni la déguiſer, ni l'exagé-

rer, ni l'affoiblir; on doit prendre garde de ne pas la décréditer par des mots lâches & ſans énergie, & de ne la pas trahir, ſi je l'oſe dire, par une expreſſion infidele.

Pour remplir toutes ces conditions, il faut avoir le coup d'œil ſûr, le ſentiment délicat, l'uſage du monde; je dis l'uſage, & non les manieres, il ſuffit de les connoître: il faut dans l'eſprit, de la pénétration, de la fineſſe: il doit être fait aux abſtractions & être libre de préjugés: dans le cœur, il faut de la ſincérité, de la candeur, de la probité, un zele ardent pour la vérité, & qui s'irrite des contradictions qu'elle eſſuie; ou du moins quelque choſe qui imite ce zele & qui le joue bien: dans ce cas-là, il faut plus d'eſprit, toûjours un génie élevé & qui viſe au grand, & avec

cela un diſcernement ferme & un goût exquis.

Ainſi s'élevent les difficultés du genre d'écrire, dont j'effleure la diſcuſſion. Euſſai-je haſardé de le ſuivre, ſi j'euſſe enviſagé toutes les qualités qu'il exige ? Mais ce n'eſt pas par choix qu'on s'engage : c'eſt communément par inſtinct, par ſympathie ; & dans les ouvrages de l'eſprit, ces mouvemens s'expriment par le goût, qui n'eſt pas toûjours bien éclairé & qui a peu de prévoyance ; il eſt tout ſentiment. Les difficultés redoublent à meſure qu'on s'approche ; c'eſt à l'eſprit à les lever. Ce qui de loin nous paroiſſoit des collines, lorſqu'on eſt auprès, ſe trouve transformé en rochers eſcarpés & en monts preſque inacceſſibles. Ainſi ſe vérifient, ainſi s'expliquent, du moins en par-

tie, la difficulté, la rareté, le mérite des collections de cet ordre.

§. On croit superflu de prendre des précautions pour se défendre de toute imputation de malignité, & pour protester contre toute application particuliere ; car, outre qu'il y auroit de l'indiscrétion & de la témérité à rendre un certain caractere tel qu'on pourroit le rencontrer, on n'y trouveroit pas son compte. Les hommes sont contradictoires ; il en est peu qui aient des principes fixes ; ils se démentent à tous les instans : leur raison, leur courage dépendent souvent de leur santé ; on reçoit d'eux des politesses ou des brusqueries, selon que le jeu leur a été plus ou moins funeste, selon que leur sommeil a été doux ou pénible. Qui pourroit se promettre de s'assûrer d'un hom-

me, de prévoir tous ſes écarts, & de le juger ſans mépriſe ? On ne peut ni ne doit penſer à peindre qui que ce ſoit en particulier : à quel deſſein oſeroit-on l'entreprendre ? Ce n'eſt pas les hommes qu'on veut faire haïr ou mépriſer, c'eſt leurs vices & leurs ridicules. Mais le fond d'un tel y eſt ; il s'y reconnoît lui-même. Eh ! qui eſt-ce qui n'y trouvera pas le ſien, lorſqu'il entendra diſcourir ſur les paſſions & ſur les travers ? Ce ſera quelquefois le portrait du Peintre.

§. Le mérite du ſtyle eſt ſans doute précieux & très-eſtimable ; c'eſt le fruit d'une étude réfléchie de la Langue & d'une préciſion fine dans l'eſprit. Qu'on prenne garde cependant qu'en mettant trop de ſoin dans ce qu'on écrit, on ne ſe donne un air contraint ou trop

peigné, qui affoiblit les idées : elles ſortent des tréſors de l'imagination avec leurs couleurs naturelles ; il ne faut preſque que les arranger. Une exact tude ſcrupuleuſe dans le ſtyle met de la froideur dans la compoſition, ou la ſuppoſe dans l'eſprit de l'Ecrivain. Il doit être clair & conſéquent ; cela lui ſuffit & à ſes Lecteurs. S'il a du génie, ils le reconnoîtront encore à un beau déſordre & à d'heureuſes hardieſſes.

§. Ceux qui entreprennent de donner des réflexions ſur les hommes, s'ils veulent mériter l'attention qu'on leur accorde, doivent ſe propoſer le même but que les Fabuliſtes & les Faiſeurs de Comédies : les uns & les autres doivent combattre quelque préjugé ou attaquer quelque vice. Un récit où

il n'y a que de l'agrément; une comédie ſans mœurs ; des réflexions ſans objet utile, ou de recherche, n'amuſent que les eſprits ſuperficiels, & n'inſtruiſent perſonne.

§. Les Faiſeurs de Réflexions ne citent point; l'énergie d'un paſſage, l'autorité d'un Auteur, ont peu de crédit chez eux : ils ne reſpectent que la raiſon ; leur livre, c'eſt le monde ; leurs compilations, les foibleſſes de l'humanité ; leurs autorités, les incidens de la vie ; leurs exemples, les fautes des hommes : ceux qui ne font que lire, n'en recueillent pas autant que ceux qui voient & qui entendent.

Les Erudits ſavent exactement, & dans toutes leurs circonſtances, quelques faits, dont les Philoſophes ſont peu affectés. Tous les faits, ſi incertains d'ailleurs, leur ſont

indifférens, & devroient paroître tels à tout le monde, s'ils ne servent à dévoiler les caracteres des hommes, & à donner des regles de conduite prises de l'expérience de ceux qui nous ont précédés. La vérité même dans les faits n'est de rien aux Spectateurs : vrais ou faux, ils en tirent le même avantage; ils leur sont également utiles, également précieux. Les faits fabuleux, les faits inventés, ne fourniſſent-ils pas autant que ceux qui paſſent pour inconteſtables? Les réflexions de l'Hiſtoire valent-elles mieux que celles des Romans, j'entens des bons ? & l'occaſion eſt-elle moins belle, lorſqu'une fois on s'eſt donné le ſoin de la faire naître, & que le fond des choſes eſt arrangé ?

Dans quelle Hiſtoire recueille-

ra-t-on des réflexions auſſi fines, auſſi juſtes, auſſi profondes, auſſi utiles, que dans Corneille, dans Moliere, dans Télémaque, dans la Bruyere, & dans la Rochefoucault? Il faut un vrai abſolu aux Spectateurs; un vrai qui réſulte naturellement du rapport des choſes. Ils ne ſont point touchés de la vérité des faits particuliers qui n'apportent aucune lumiere dans l'eſprit. C'eſt aux Savans de profeſſion, aux Compilateurs, aux Commentateurs, à ſe livrer à la manie des recherches, & à la joie d'en avoir fait de certaines qui ne corrigent de rien.

CHAPITRE II.

De l'eſprit de ſociété.

§. L'ESPRIT de ſociété eſt infiniment précieux pour l'agrément de la vie ; on le prêche par-tout, & on a raiſon : mais, qu'on y faſſe attention, il en eſt de cette bonne qualité comme de l'eſprit & de la nobleſſe ; ceux qui y prétendent le plus, ſont quelquefois ceux qui y ont le moins de droit. J'ai vû pluſieurs ſociétés particulieres, où l'on recommandoit religieuſement cet eſprit de liaiſon & de concorde, cette complaiſance pour le goût d'autrui, cette condeſcendance pour leurs opinions, dont le commerce mutuel eſt ſi délicieux : j'écoutois

coutois ces leçons, j'attendois des exemples, je recevois des duretés, j'éprouvois des dédains affectés, des contradictions groſſieres ; je voyois des mépris inſultans pour des gens reſpectés ; j'entendois des médiſances cruelles, des jugemens abſurdes ou tronqués d'après autrui, ſur des ſujets qui paſſoient de beaucoup les vûes de ces petites Républiques ; & je diſois : Obſerve-t-on ici, à l'égard des autres, ce qu'on en exige ?

§. Les hommes cherchent par nature à prendre avantage ſur ceux avec qui ils vivent. Voilà donc un aſſemblage d'Etres de même eſpece, dont chaque individu voudroit ſe faire Roi de ſes pareils. Les hommes ſont donc nés injuſtes & tyrans. Ceux qui ont été civiliſés par l'éducation, ont appris à reconnoître une puiſ-

sance politique, qui les réunit sous le même Sceptre, & dont les Lois sont rapprochées de la raison, à mesure que les esprits ont été cultivés. Cette autorité reconnue renverse leurs prétentions, & tourne leur goût de domination vers d'autres objets. Comme leurs talens sont divers, ils suivent communément leur impulsion, & cherchent à se dédommager d'un empire imaginaire par des avantages réels ; ils remplacent en quelque sorte l'autorité qui leur échappe, par une prééminence de génie, de talent, ou de capacité, qui leur conserve quelque degré de cette supériorité à laquelle ils aspiroient ; ceux-là se consolent de n'être pas Rois, par être estimés, admirés, & enviés.

Ces hommes qui sont nés sans aucun avantage naturel, ni politi-

que, ſur les autres hommes, n'en prétendent pas moins au droit de les dominer. Ils font des efforts continuels pour s'élever au-deſſus de leurs ſemblables. Ces mouvemens convulſifs ſont perpétuellement repouſſés d'un côté par l'autorité reconnue des Potentats, & de l'autre par la ſupériorité des talens atteſtés par la Renommée. De tous ces révoltés, les plus facheux & les plus incommodes, ſont ceux qui n'ont ni force ni talens à oppoſer aux talens & à la puiſſance; tyrans opiniâtres, mais ſans reſſource, ils ne regnent pas ſeulement ſur eux-mêmes, & paſſent leur malheureuſe vie à ronger leur propre frein.

L'éducation & la politeſſe du monde remettent à peu près les choſes dans l'ordre : on y reſpecte,

on y estime ce qu'on doit estimer & respecter ; les hommes n'y prennent point d'avantages qu'ils ne cedent en d'autres rencontres ; ils se ménagent, ils se préviennent, ils s'aident, ils se secourent mutuellement ; ils sont tour à tour Rois & Sujets les uns des autres, ou plutôt ils sont tous les uns à l'égard des autres dans la société, Rois sans Sujets, & Sujets sans Rois.

CHAPITRE III.

De la douceur.

Honore invicem prævenientes, *Rom. 12. 10.*

§. CE qui rend la vertu si difficile à pratiquer, c'est qu'indépendamment de l'effort que nous coûte le sacrifice de nos penchans, cette

pénible victoire ſemble rendre notre condition plus triſte ; & loin de nous faire reſpecter dans le monde, nous y expoſe ſouvent à l'injuſtice & au mépris. Quel courage ne faut-il pas pour immoler ſes affections les plus cheres, à la loi d'un rigoureux devoir, lorſqu'en s'y ſoûmettant, on s'expoſe au dédain ou à la malignité des hommes ? Mais la vertu ſe ſuffit à elle-même : contente de ſon propre témoignage, elle renonce à une approbation qui ſeroit une trop foible récompenſe de ſes ſacrifices.

Il eſt cependant une vertu que l'on pratique preſque toûjours avec ſuccès. Ces hommes qui regardent l'humilité comme une foibleſſe, la modération comme une lâcheté ; ces mêmes hommes dont la généroſité n'a fait que des ingrats, ſe

laissent vaincre par la douceur, elle captive ceux que l'autorité n'a pû soumettre; elle arrache des acquiescemens à l'opiniâtreté même : plus puissante que la raison, elle entraîne les suffrages, parce qu'elle gagne les cœurs.

Plus mesurée, plus efficace que la Philosophie, j'entens cette Philosophie austere qui s'éleve contre les vices de l'humanité, ou avec une indignation affectée, ou avec un mépris trop amer; la douceur nous fait une apologie continuelle de nos semblables. En diminuant notre sensibilité, sans offenser notre délicatesse, elle maintient cette égalité d'humeur, cette tranquilité précieuse de l'ame, que ni les travers des hommes, ni leurs contradictions ne sauroient altérer.

Vivre avec les hommes comme

avec des ennemis dont on ſe défie, être ſans ceſſe occupé à ſaiſir ſur eux juſqu'aux plus légers avantages, cenſurer avec aigreur ou avec emportement leurs foibleſſes & leurs imprudences, ne pouvoir leur pardonner de valoir quelquefois mieux que nous, & repouſſer, ſi je l'oſe dire, leur ſupériorité comme une tyrannie, n'eſt-ce pas acheter leur haine par l'injuſtice ?

Quelle ſociété que celle qui ſeroit compoſée d'hommes toûjours en garde, ou toûjours aigris les uns contre les autres ! Souvent diviſés d'intérêt ou d'opinions par leurs engagemens ou par leurs lumieres, une diſcuſſion équitable & tranquile ne ſuffira plus pour éclaircir leurs droits & pour les fixer : leur fureur appelle la guerre, & la haine qui l'a allumée, s'accroî-

tra des maux mêmes qu'elle aura cauſés. Par quelle fatalité les hommes qui ont un beſoin continuel les uns des autres, négligent-ils de ſe ménager ? Quel aveuglement de ſe faire des ennemis de ceux qu'on veut faire ſervir à ſes deſſeins, ou dont on implore l'appui ! quelle imprudence d'irriter des compagnons de fortune qui ſont dans le même Vaiſſeau ! Les hommes paſſent preſque toûjours de la chaleur de l'émulation aux fureurs de la jalouſie. Ils commencent par haïr ceux qu'ils deſirent de ſurpaſſer ; peuvent-ils manquer d'en être haïs à leur tour ?

La douceur nous aſſûre la bienveillance de nos ſemblables, parce qu'elle eſt en même tems un hommage que nous rendons librement à leur mérite, l'expreſſion de l'idée

avantageuſe que nous avons conçue d'eux, & le modeſte aveu de la foible idée que nous avons de nous-mêmes : toute avantageuſe qu'elle eſt quelquefois, elle eſt dérobée en partie, & toûjours ſubordonnée, du moins extérieurement, à celle que nous paroiſſons avoir des autres.

Echapperoient-ils à des ménagemens, à des éloges ſi ſimples, ſi ingénus, quoiqu'ils ne les doivent ſouvent qu'à la complaiſance, eux qu'on a vûs s'applaudir tant de fois de ménagemens forcés, de loüanges mendiées? Réſiſteroient-ils à la vérité, ou à ce qui l'imite ſi heureuſement, eux qui cedent ſi facilement à la flaterie? Cependant la flaterie eſt un reproche d'orgueil; c'eſt à lui qu'elle s'adreſſe; c'eſt à notre orgueil qu'elle doit l'aſcen-

dant qu'elle prend sur nos esprits. Quel panégyriste, qui ne fonde l'espoir de plaire que sur les vices de ceux qu'il encense !

Ainsi distinguons bien l'esprit de douceur qui fait que les hommes nous plaisent malgré leurs défauts, de cet esprit séducteur qui leur dit qu'ils en sont exempts, & qu'ils doivent plaire toûjours, & à tout le monde : l'un est l'effet de la bassesse de l'ame, l'autre de la complaisance ou de l'équité ; l'un ne regarde qu'à soi, l'autre qu'à nos amis ; l'un les trahit, l'autre les corrige même en leur cédant.

L'humeur farouche du misantrope, toute vicieuse qu'elle est, seroit plus supportable aux honnêtes gens, que l'infame lâcheté du flateur. Elle est moins contagieuse, parce qu'elle ne réussit pas dans la

ſociété, & qu'elle fait rarement des heureux : mais encore vaut-il mieux abandonner la ſociété par humeur, ou par préjugé, que la corrompre par ſcélérateſſe. Il eſt moins odieux ſans doute de ſe défier de la vertu, & d'agraver le vice, que d'élever le vice à la dignité de la vertu. C'eſt principalement à ce dernier trait, qu'on peut reconnoître la flaterie; or l'eſprit de douceur ne fait qu'affoiblir en nous l'impreſſion des défauts des hommes, ſans toutefois nous aveugler : car nous ne ſavons que trop que depuis l'inſtant fatal,* ils entrent dans l'idée de notre être.

C'eſt la condition de tous les hommes; aucun n'eſt ſans défauts : le plus accompli eſt le moins imparfait. Quel aveuglement ne ſeroit-ce pas, quelle injuſtice d'exi-

* *Geneſ.* 3. 6.

ger d'autrui une perfection que nous n'oserions présumer en nous-mêmes ! Toûjours prêts à essayer les hommes sur ce qu'ils ont de bon, quittons-les des talens de l'esprit, pour ne chercher en eux que les douceurs d'un commerce facile : ainsi goûterons-nous les agrémens de la société, & nous les ferons goûter aux autres. J'admire l'homme de génie : mais je m'attache à l'homme sociable. On l'a dit avant nous ; on est de meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

En vain l'homme de génie déploiera les plus hautes idées : s'il songe plus à me subjuguer qu'à me convaincre, je me hâterai de faire usage de ma liberté. Veut-on m'enlever l'honneur de saisir le vrai, par choix ou par sentiment, je réserverai mon suffrage ; au défaut de

la douce perſuaſion qui m'auroit entraîné, je me déroberai à l'autorité qui veut me ſoûmettre.

Comment traiter avec ces hommes dont il n'eſt jamais permis d'appeller ? Eſprits déciſifs, indociles, & qui ne ſauroient plier ; d'une auſtérité qui va juſques à la rudeſſe ; inflexibles, & qui apportent dans les moindres choſes, une roideur que les plus grands intérêts ne comportent pas toûjours ; qui par la réſiſtance opiniâtre qu'ils oppoſent ſans relâche à des bienſéances qui condamnent leurs goûts particuliers, ou des principes de fantaiſie qu'ils prétendent ne tenir que de la raiſon, s'élevent obſtinément contre des uſages qu'ils devroient reſpecter, & qui ne ſachant jamais céder à propos, révoltent, irritent ceux qu'une complaiſance raiſonnable auroit ſatisfaits.

La vertu même, plus elle ſera auſtere, & plus elle perdra de ſes droits, ſi l'eſprit de douceur ne la guide : c'eſt alors une cenſure ; elle aigrit ceux qu'elle devroit édifier. Les vertus ſoûtenues par la douceur, ſont toûjours l'impreſſion qu'elles doivent faire. Les exemples ſont bien puiſſans quand le modele eſt agréable : la diſcrétion hâte les progrès par ſes ménagemens mêmes.

Seroit-ce pour faire preuve de pénétration & de ſagacité, que ces gens aigres, hautains, qui haſardent même en préſence les critiques les plus vives & les plus ameres, inſultent à la vertu ordinairement timide & modeſte, ou levent indiſcretement le voile qui cache les imperfections de l'humanité ? Dans l'impuiſſance d'arriver à une

haute réputation par leur propre mérite, ils eſſayent de s'en faire un, en attaquant celui des autres, & en dépriſant leurs vertus. De-là ces traits mortels qui mortifient l'amour propre des uns, & font ſoûrire la malignité des autres; ſuccès funeſte dont ils ont le malheur de ſe féliciter. Cruels ennemis des hommes, qui vous faites un jeu de leurs erreurs & de leurs foibleſſes, ceux dont la douceur forme le caractere, les auroient démêlés peut-être auſſi promptement que vous; ils ont vû les défauts des autres, mais ils les ont excuſés, ou ils les épargnent; ils voient vos excès & ils vous les pardonnent.

Sévere à ſon égard, indulgent à l'égard des autres; être prêt à leur donner tout, & rien à ſoi-même; loüer leurs vertus, excuſer leurs foi-

bleſſes ; ſe prêter aux goûts différens, n'uſer pas avec rigueur de l'autorité de la raiſon : c'eſt ainſi qu'un homme doux & ſociable gagne les cœurs ; à le voir, à l'entendre, on diroit que le mérite eſt ſolidaire dans la ſociété.

C'eſt par-là que le Savant me fait aimer la ſcience que je n'ai pas, & me cache mon ignorance que je ne pourrois déſavoüer. Il me fait entrer avec lui en communauté des idées qu'il me fournit, & des découvertes qu'il me révele ; il me fait une illuſion généreuſe qui me déguiſe ma propre foibleſſe : il tente preſque ma vanité par le droit qu'il ſemble me donner aux richeſſes qu'il étale.

Mais quoi ! les Savans, les Grands de la terre doivent-ils ſe plier aux conſeils de la douceur, qui paroiſ-

ſent

ſent ſi mal aſſortis au ſavoir & à la puiſſance ? Ne ſemble-t-il pas qu'on ſoit diſpenſé de ménager ceux qu'on eſt capable de protéger ou d'inſtruire ? Non, ſi l'on veut auſſi ſe faire aimer, le ſavoir & l'autorité impoſent l'admiration & l'obéiſſance ; la douceur ſeule & la bonté attirent l'amour. De quels ſentimens de reconnoiſſance ne ſe ſent-on pas rempli, lorſqu'on trouve de la douceur, de la débonnaireté, où l'on n'attendoit que de l'appui & des lumieres ? Heureux ceux qui trouvent des amis dans leurs protecteurs & leurs guides ! heureux eux-mêmes de gagner les cœurs de ceux dont ils prennent la défenſe !

Oſerai-je placer les Rois dans le tableau de la vie humaine ? Parce qu'ils ſont hors de comparaiſon, ne peuvent-ils pas y entrer à leur ma-

niere ? Que dis-je ? ignore-t-on ce que peut l'affabilité dans les Rois ? par elle, leurs refus mêmes dégénerent en graces : elle a le don de forcer des cœurs inacceſſibles aux bienfaits ; & par un charme ſecret qui adoucit notre ſervitude, elle les fait doublement régner ſur nous. Quel empire que celui qu'exerce un Roi ſociable ! En eſt-il de plus doux & de plus ſûr tout enſemble ? La force ſoûmet les Sujets, la crainte les intimide, l'autorité les contient, les graces mêmes ſouvent ne les touchent que par intérêt ou par raiſon : mais l'affabilité les attache par des liens qu'ils reſſerrent eux-mêmes. Elle leur fait goûter une dépendance qui fait leur bonheur, & qui devient leur intérêt le plus cher : on voudroit avoir choiſi le maître qui ſe fait aimer ; il ſemble alors que

les droits de la Royauté soient suspendus; ou plutôt, jamais le Prince ne les assûre davantage, que lorsqu'il paroît les faire moins sentir.

Tel est le caractere de la douceur : circonspecte, si elle contredit, c'est avec des égards qui accréditent la censure ; elle semble estimer ce qu'elle condamne : équitable, elle ne confond jamais le crime avec le criminel : tranquile & modérée, elle réprime ces saillies de l'humeur qui passent le but, ou qui font qu'on le perd de vûe. C'est par elle que la raison conserve tous ses droits, & met la persuasion dans les cœurs. Qui est-ce qui ne sent pas le pouvoir qu'elle a de les gagner ? Ceux qui veulent les tromper, n'imitent-ils pas son langage ? n'est-ce pas celui de la fourbe & de la séduction ? Ah ! ne doutons plus de

l'efficace d'une vertu, lorsque nous voyons le vice en revêtir les apparences.

Ces apparences mêmes suffisent quelquefois pour attirer la bienveillance ; rarement la refuse-t-on à des manieres douces & polies, qui souvent ne prennent leur source ni de la bonté du cœur, ni d'une estime sincere, qui ne font pour ainsi dire, que décorer nos démarches, mais qui ne laissent pas de plaire, parce qu'elles imitent au moins un hommage dont la vanité des hommes est toûjours flatée.

Ont-ils le tems d'approfondir les témoignages d'estime qu'on leur donne ? Auroient-ils intérêt de le faire ? Ne craignez point de leur part une curiosité indiscrete sur la vérité des sentimens qu'on leur montre. Ils sont exposés dans le

monde à tant de contradictions ; ils éprouvent tant de mortifications, tant de diſgraces, qu'ils ne manqueront pas de ſaiſir les plus légeres preuves d'égards ; ils accepteront ſans les trop diſcuter, les ſignes de conſidération les plus équivoques.

C'eſt ainſi qu'ils cedent au ſoin qu'on a pris de les ſatisfaire ou de les tromper ; ainſi parviennent à plaire ceux-mêmes en qui la douceur n'eſt pas une vertu de tempérament, mais qui ſavent que lorſqu'on n'a pas le bonheur de la trouver dans le fond de ſon cœur, il eſt au moins néceſſaire de la feindre.

C'eſt un piége que tend tous les jours à notre amour propre la vaine politeſſe du monde, vertu contrefaite, vertu factice : ſi on la preſſe ;

elle se décele, elle se dément, elle n'impose qu'à ceux qui ne réfléchissent point ; elle ne passe dans le commerce qu'au défaut de vertus de meilleur aloi, & comme ces monnoies bisarres auxquelles les besoins pressans des Etats ont quelque fois donné l'être. Qui ne seroit étonné du crédit qu'elle a pris dans le monde, & de la voir usurper avec tant de confiance, un tribut d'estime & de reconnoissance, qui n'est dû qu'à la bonté sincere, qu'à la douceur qu'elle imite si mal, & dont elle n'est qu'un image fardée ? La douceur est dans le cœur, la politesse est seulement dans l'esprit ou dans les manieres ; elle prodigue les petits soins, & n'essaye pas même les services ; elle offre des sacrifices, mais à condition qu'ils ne seront point acceptés ; elle épargne le ri-

dicule, mais elle laisse entrevoir qu'il est senti. Point de passion avec laquelle elle ne s'accorde, & qui n'en devienne d'autant plus dangereuse, qu'elle perd dans cet alliage tout ce qu'elle pourroit avoir de grossier & de choquant. Faut-il donc s'étonner de ce qu'elle plaît tant aux hommes ? Mais malgré l'illusion qu'elle leur fait, & peut-être par cette illusion même, on ne peut nier qu'elle ne soit d'un grand prix dans la société.

Elle est surtout recommendable auprès d'un sexe né pour plaire, & digne d'être respecté ; dont l'affection ne devroit être achetée que par de sinceres égards, & par des intentions qui ne trahissent point sa confiance : on ne peut se l'attirer que par une réserve attentive, & par une modeste circonspection,

dont la continuité seule fait le mérite & le succès. Cependant, au lieu de services utiles & de sentimens généreux, on donne aux femmes des soins frivoles ou bassement intéressés. Celles qui s'y méprennent, ont mérité d'être trompées; les autres punissent la fourbe & la lâcheté par le mépris & l'indignation. Cherchons donc dans ce sexe aimable des modeles de cette douceur qui semble avoir tous les caracteres, tant elle est habile à s'y prêter, & qui prend de l'ascendant à mesure qu'elle semble s'en défendre.

§. Si la douceur ne suffit pas pour réprimer les passions, elle sert du moins à les modérer; elle semble demander grace pour elles, & gémir en quelque sorte de leur empire. Disons aussi qu'elle releve infiniment les vertus auxquelles elle se

trouve unie. Seules elles n'auroient qu'édifié ; avec la douceur elles parviennent à plaire. Elles perdent cette auſtérité qui ne ſert qu'à en diminuer l'attrait, & qu'à autoriſer des répugnances qui n'auront plus ni appui ni prétexte. La vertu ſévere & farouche aliene les eſprits ; il faut préſenter aux hommes le devoir ſous l'apparence du plaiſir, en bannir toute idée de ſervitude, faire en ſorte qu'ils croyent choiſir lorſqu'ils ne font que ſe ſoûmettre, & les ſauver de leur propre foibleſſe, par un art qui plie leur raiſon ſans paroître rien prendre ſur leur liberté.

Il n'eſt rien qu'on ne puiſſe eſpérer d'obtenir d'eux, par les inſinuations de la douceur. Elle a une ſorte d'aſcendant ſur les paſſions les plus vives, les plus animées ; elle a plus

d'une fois arrêté la fureur, & désarmé la vengeance ; elle a opéré des prodiges qui auroient honoré le courage le plus ferme, & qu'on auroit crû ne pouvoir attendre que de la force.

Plus équitable, plus sage que la Philosophie même, à qui l'on diroit que tout est nouveau, tant ses clameurs sont vives, que les ridicules des hommes semblent étonner autant qu'ils l'irritent, la douceur paroît plus exercée dans leur commerce, & les mieux connoître ; la patience dont elle use, les tempéramens qu'elle employe, prennent plus d'avantage sur les travers des hommes, que les censures & les préceptes de l'austere Philosophie.

Les gens doux sont les délices de la société : rien n'est plus aisé que de leur faire reconnoître leurs er-

reurs : rien n'eſt plus agréable que de recevoir la vérité de leur bouche. Elle n'eſt point mêlée ni de cet air d'autorité qui la preſcrit comme une loi, ni de ce fiel qui la fait haïr comme un remede. D'autant plus aſſûrés d'obtenir des égards qu'ils les exigent moins, ils ſe font un devoir religieux d'obſerver ceux qu'ils doivent eux-mêmes. Ils s'en acquitent comme d'un tribut, comme d'un hommage : les témoignages de conſidération qu'on leur donne, ils les reçoivent comme des faveurs, comme des graces. On s'attache les hommes invinciblement, lorſqu'on paroît mettre à haut prix ce qu'ils nous accordent, & rabaiſſer ce qu'on leur cede.

Par cette ébauche du caractere de la douceur, on ne prétend point

la confondre avec l'humilité, qui voit tout au-deſſus de ſoi, qui ne voit point le mérite qu'elle couvre, ou qui en affoiblit extrêmement la valeur, ſi en effet elle en avoue.

CHAPITRE IV.

Réflexions morales.

L'AVARICE regne dans le monde; elle en partage l'empire avec la volupté. Je l'ai ſurpriſe avec le faſte même; on la démêle à travers l'affectation de dépenſe. La médiocrité ſeule, ſi amie de la raiſon, a l'honneur d'être toûjours égale, ſimple & naturelle.

§. Il n'y a pas plus de mérite à avoir de l'eſprit, qu'à avoir de beaux

yeux. L'eſprit & la beauté, ſans ceſſer d'être dignes d'admiration, peuvent devenir mépriſables par l'abus que l'on en fera.

§. Il a été tant de fois ſi fatal d'avoir de l'eſprit, & l'on connoît tant d'abus du ſavoir, que l'apologie de l'ignorance ne ſeroit peut-être pas difficile à faire. Il eſt vrai que cette apologie ne pourroit être bien faite que par un homme d'eſprit.

§. Il n'y a que celui qui voit tout, qui ſait la cauſe de tout, qui voit la deſtination & le terme de tout, qui n'ait de préjugé ſur rien. Or quel homme conçut jamais une telle audace ? Celui qui trouvant cette voie inacceſſible à la foibleſſe humaine, pour ſe débarraſſer de tous les préjugés, a pris le parti de tout nier, & de ne rien croire ; ce-

lui-là même en a un bien humiliant à force d'extravagance, c'est qu'il ne puisse point y avoir de vérité connue, & que tous les hommes de tous les siecles aient toûjours été dans l'erreur.

§. Celui qui est instruit d'une trahison & qui en recueille le fruit, est peut-être encore plus coupable que celui qui la commet.

§. Parmi les gens à talens, ceux qui sont le moins dignes d'estime, par leur degré de mérite ou par la nature de leur art, sont précisément les plus avides de loüanges, & les plus réservés à en donner aux autres.

§. J'aime les malheureux; ils me font sentir mon bonheur; & je les rapproche de moi en soulageant leur misere.

§. La même délicatesse qui nous

rend ſenſibles aux injures & qui nous révolte contre le mépris, a un beau côté même par rapport au Chriſtianiſme qui la condamne ; c'eſt qu'elle nous ſauve de bien des fautes groſſieres, & de pluſieurs injuſtices que nous commettrions ſans elle.

§. C'eſt un aſſemblage bien biſarre, que la miſere de l'homme & ſa vanité, ſa foibleſſe & ſa préſomption ; c'eſt un contraſte qui ne peut ſe ſouffrir, & une contradiction inconcevable : il ſemble qu'il faudroit faire ceſſer l'un ou l'autre ; mais cela eſt-il en nous ?

§. Un homme qui menace de plaider, reſſemble aſſez au Médecin de Moliere, qui menace de donner la fievre.

§. L'on haſarde ſa propre répu-

tation, en attaquant la réputation d'autrui. On impute quelquefois comme vices du cœur, des fautes qui ne viennent que du défaut d'esprit. Il faut bien prendre garde de ne pas mettre sur le compte de la malignité, ce qui est une suite nécessaire de l'ignorance. Si l'on ne suit pas cette méthode, & qu'emporté par un faux zele, on juge mal des hommes, & qu'on leur fasse injustice, on s'engage dans un fâcheux dédale; car, comme la disgrace qu'on leur cause, est immense & presque irréparable, il ne faut pas espérer de pouvoir l'effacer par le repentir, ou par un désaveu toûjours imparfait. C'est à ceux-là mêmes, qui ont été les malheureuses victimes de la calomnie & de l'imprudence, à s'en consoler par leur vertu, & à s'en venger par une conduite

conduite toûjours irréprochable. Les atteintes qui ſont portées à l'honneur & à la réputation, ne peuvent être guéries que par ceux qu'on a voulu bleſſer. Ils y réuſſiſſent en montrant qu'ils ſont dignes de reſpect & d'admiration. L'infamie alors couvre & accable ceux qui ont voulu la répandre. Il ne reſte à ceux-ci qu'une reſſource pour ſe réconcilier avec le Public, qui, ſans pratiquer la vertu, ne ſouffre pas qu'on la décrie ; c'eſt d'imiter ceux qu'ils ont offenſés.

§. Il y a des hommes ſages, tempérans, modérés : il y en a qui ſe livrent ſans meſure à tous les plaiſirs ; leur vie eſt une ſucceſſion continuelle de délices : ils réuniſſent dans une ſeule journée, & comme dans un ſeul point, des amuſemens que des voluptueux plus délicats

& plus entendus distribuent à plusieurs jours. Le sommeil ne leur sert que pour faire diversion à leurs plaisirs. Le corps s'affoiblit, les ressors s'usent, la machine se dérange; ils meurent jeunes & plutôt que les autres hommes: ils ont plutôt fait qu'eux, ils se retirent les premiers; cela est dans l'ordre.

§. Les peres & les Rois devroient être plus occupés du soin de se faire respecter, que de celui de se faire craindre. Or le sincere respect des peuples & des enfans, est composé d'estime & d'amour: le nom seul de pere & de Roi suffit pour contenir les peuples & les enfans, & pour leur inspirer la crainte; ils ne donneront leur cœur, & ils ne consacreront leur repos & leur vie, qu'aux maîtres dont ils seront aimés. L'obéissance forcée afflige celui qui la

rend, & accuſe celui qui la reçoit.

§. On craint toûjours d'offenſer ceux que l'on aime ; on ſe plaît quelquefois à offenſer ceux que l'on craint.

CHAPITRE V.

De quelques travers.

§. SI l'on apprécioit les différentes qualités qui diſtinguent les hommes dans la ſociété, plus par la célébrité qu'elles donnent, que par les avantages qu'elles procurent, on s'expoſeroit à faire bien de faux jugemens ſur leur véritable prix. Comme la plûpart des hommes ne veulent qu'être amuſés, qu'ils ne cherchent point à être inſtruits, & qu'ils craignent d'être ju-

gés ; tout ce qui contribue à leur plaisir, obtient une pleine préférence sur ce qui ne seroit qu'utile. C'est ainsi que l'enjouement réussit mieux dans le monde qu'une sage réserve ; un badinage léger, qu'une logique exacte ; la complaisance pour les travers d'esprit & de conduite, qu'une critique éclairée & une censure même circonspecte ; de frivoles & obscures anecdotes de société, que des traits d'histoire instructifs ou frappans. C'est ainsi que l'esprit l'emporte sur la raison, auprès de ces mêmes hommes qui ne peuvent se passer d'elle.

§. Il est ridicule de fixer les places aux gens qu'on reçoit dans le cercle ou qu'on appelle aux festins. Les distinctions sensibles & trop marquées sont embarrassantes pour les uns, & désobligeantes pour les

autres dans la ſociété. C'eſt une République ; l'équité doit y régler les rangs. Je ſuppoſe qu'elle eſt éclairée par la politeſſe & par le reſpect des bienſéances. Comme on ne doit vivre qu'avec des gens de ce caractere, il faut leur laiſſer la gloire de ſe faire juſtice eux-mêmes. Celui qui auroit cédé, écoute avec répugnance qu'on l'avertiſſe de le faire. Il ne faut pas enlever à l'homme de mérite le plaiſir de céder à l'homme qualifié, ni à l'homme qualifié la gloire de s'aſſeoir après l'homme de mérite. Il y auroit d'ailleurs trop de confiance & de préſomption, à prendre ſur ſoi de marquer tout haut les gradations entre des gens à peu près de même condition, ou entre ceux qui, dans la carriere de la gloi-

re, ſont divers uſages de leurs talens.

§. Dans la plus brillante & la plus célebre cité de l'Univers, il eſt un jardin délicieux, prodige de l'art qui y efface la nature. L'auguſte Palais qu'il embellit, lui donne à ſon tour un nouvel éclat ; un libre accès eſt ſans ceſſe ouvert à ceux qu'y attire une curioſité toûjours ſatisfaite & toûjours plus vive. Ils y accourent pour admirer la pompe de ces lieux, & le concours des habitans fortunés de cette ville fameuſe, que l'on y voit confondus avec les hommes de toutes les nations ; ſpectacle le plus frappant que la terre puiſſe donner à l'homme, ſi une biſarre manie n'en altéroit les délices. Les divinités de ce jardin ne s'y montrent

que dans le berceau qui le partage. Le ſilence regne ſous cette ſuperbe voûte; l'avide curioſité de les contempler, attire autour d'elles un eſſaim innombrable de ſpectateurs: elles ne marchent pas; elles ſemblent être portées par les vents. On court après elles avec chaleur. Un épais tourbillon de pouſſiere s'éleve, les couvre; on n'en eſt que plus ardent à les démêler. Jamais l'Arene ne vit d'athletes plus animés & plus intrépides. Les voiles de la nuit qui eſt anticipée ſous les rameaux, chaſſent les habitans par une des extrémités de cette voûte, où le jour ſemble renaître. Des eaux jailliſſantes les appellent par leur murmure autour d'un immenſe baſſin, où l'on court comme pour ſe déſaltérer On s'y cherche, on s'y fuit, on s'arrache enfin de ce

cercle enchanteur; & chacun se retire lassé, fatigué d'avoir vû & d'avoir été vû.

Avant que le Jardin des Tuileries soit devenu brûlant, avant qu'on y respire le sable, on ne s'y promene pas encore ; lorsqu'une saison tempérée lui a rendu toutes ses délices, on ne s'y promene plus.

§. Il est une région où c'est presque un attentat que d'avoir des talens & de l'esprit, lorsqu'on n'a pas la fortune de la noblesse, & qu'on n'adore pas les Dieux tutélaires. Dans cette région, les grands, ou ceux qui en tiennent lieu, croiroient dégrader leur dignité s'ils montroient du bon cœur. On y affecte d'ignorer le mérite avec le même soin que la charité apporte à cacher les défauts. On y disoit:

Le commerce eſt utile ; il eſt même honorable, enviſagé à certains égards. Par quel preſtige le marchand, lorſqu'il eſt au milieu de ſa carriere', s'arrête-t-il tout court, & changeant ſoudainement d'objet, au lieu d'idées de fortune, ne forme-t-il plus que des projets d'ambition? Il demande à s'ennoblir; c'eſt-à-dire, qu'il employe le crédit de ſes amis à lui obtenir, pour récompenſe de ſes travaux imparfaits, une défenſe bien poſitive de s'enrichir, & d'attirer le commerce & l'abondance dans ſa patrie. Avec une fortune ébauchée, il éleve ſon fils à la Magiſtrature ; & les bienſéances de ce nouvel état épuiſant bien-tôt ſon pécule, la troiſieme génération rentre dans l'indigence dont la premiere s'étoit tirée avec quelque gloire. On pen-

ſe donc bien dans le pays dont vous parlez, mais on y eſt inconſéquent ; car ceux qui frondent le plus la précipitation & l'imprudence de l'homme enrichi, doivent leur être à ces témérités qui ſont quelquefois heureuſes. Si leurs ayeuls n'avoient pas fait ce qu'ils condamnent, ils ne ſe croiroient pas autoriſés à condamner ce qu'ils ont fait.

§. Quels hommes ſi pleins de leurs perſonnes, ſi occupés de ce qu'ils croyent valoir, qui ne viſent jamais qu'à eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ! Ils répetent leurs bons mots, leurs penſées, leurs reparties ; ils ſe racontent, ils étalent leurs héroïques ſentimens, ils font leur hiſtoire ; ils vous diſent de juger, & ils marquent des yeux le jugement qu'ils exigent. Ces

gens-là prétendent avoir de l'eſprit & de la raiſon. M'abuſerois-je ? tout cela leur manque : il ſeroit bon, je crois, de les détromper une bonne fois, & de leur atteſter que ſi on leur répond, c'eſt à cauſe de l'habitude où l'on eſt de ſoûtenir la converſation ; que quand on ne leur répond pas, c'eſt pour les faire raviſer ſur leur égoïſme ; & que, ſi l'on n'entreprend pas de les corriger en relevant leur ridicule, c'eſt par le déſeſpoir d'y réuſſir.

§. Tout le monde en convient, & les gens de diſtinction plus volontiers que les autres, les fautes ſont perſonnelles. Le crime n'entraîne point de dérogeance pour la poſtérité. Cette tache ne peut être imprimée que par ces profeſſions viles qui ne ſont qu'utiles à la patrie, & qui ſont d'ailleurs incom-

patibles avec le faste, & mortifiantes pour la vanité. Retenons ce principe, que les actions sont personnelles, pourvû qu'on nous promette de le maintenir en bonne & en mauvaise part. D'où vient donc qu'on l'abandonne lorsqu'il s'agit de nommer d'illustres ancêtres, & de s'approprier leurs vertus & la gloire de leurs actions, que l'on avoit décidé être personnelles?

§. On voit des gens si follement appliqués à leurs aises, qu'après avoir rempli toutes leurs fantaisies, & levé tous leurs scrupules sur leurs commodités & leurs arrangemens, ils craignent encore de n'avoir pas réussi. Ils sont si aveuglément voluptueux, qu'ils prennent de la peine pour se satisfaire, & c'est autant de rabatu sur leur projet, & quelquefois plus qu'ils ne trouvent

de plaiſir : les voilà dupes de leur goût fantaſtique.

§. Quel eſt cet édifice ? eſt-ce l'habitation d'un homme, ou la demeure d'un Dieu ? J'y entre avec reſpect, parce que je crois entrer dans un Temple. Lorſque mon ébloüiſſement a ceſſé, la réflexion ne me donne que du mépris & de l'indignation pour la folie de cet homme qui va mourir, & qui, en attendant, a élevé un palais qui brave l'éternité.

§. Comment concilier l'ardeur que l'on a pour les richeſſes, avec le mépris que l'on témoigne pour la plûpart de ceux qui travaillent à en acquérir ? Y a-t-il donc plus de mérite à les tenir de ſes peres, qu'à ſe les procurer ſoi-même par des voies légitimes !

Un homme célebre & d'un grand

nom a penſé différemment ſur la Nobleſſe. Quoique la ſienne fût ancienne & illuſtrée, il a décidé généreuſement qu'elle devoit être plus reſpectée lorſqu'elle étoit nouvelle, & qu'elle devoit flater bien davantage ceux qui ſe la procurent par leur vertu, que ceux en qui elle eſt un bien héréditaire.

D'un autre côté, malgré le mépris intérieur, & quelquefois juſte, que l'on a pour certains artiſans de leur fortune, on aide à leur arrogance, on profite même de leurs avantages, & l'on fait taire la raiſon qui nous reproche cette eſpece de complicité.

§. Les gens d'eſprit qui ſont Auteurs, penſent ſur leurs ouvrages, à peu près comme les femmes penſent ſur leur beauté. Ni eux ni elles ne ſont jamais contens : mais,

qu'on me permette de le dire, ce n'eſt pas toûjours par modeſtie : elles s'excuſent de n'être pas bien, comme on s'excuſe des fautes. Il eſt vrai qu'elles conſiderent des yeux battus, une dégradation de teint, une diminution d'embonpoint, comme un malheur qui pourroit leur être imputé. C'en eſt un ſans doute ; car il n'y a rien dans la nature de plus frappant qu'une belle femme. Cependant dans leurs plus beaux jours, malgré les hommages qu'elles reçoivent, elles font entendre qu'elles ont eu des momens plus heureux ; & lors même qu'on les admire le plus, que tout joue chez elles, que le concert de leur teint, de leurs traits & de leurs yeux frappe les plus grands coups, elles prétendent avoir été ſurpriſes ; il leur reſte des ſcrupules, & quel-

ques endroits à réparer.

Ainsi les Auteurs croyent pouvoir toûjours reclamer des jugemens qu'on porte sur leurs ouvrages. Ce morceau que vous censurez, ils ne le défendent pas : ils étoient sur le point de le rétablir ; mais ce n'est qu'une esquisse.

Ce n'est pas sans peine que vous avez obtenu d'eux qu'ils vous fissent voir ce qu'ils brûloient d'envie de vous montrer. Ils feront acheter cher cette faveur, & ils en feront plus touchés que ceux à qui ils l'accordent. Leurs pensées passent-elles jusqu'au Public ? c'est un vol, l'indiscrétion d'un ami, l'infidélité d'un dépositaire : ils crient à l'injustice, à la trahison, à la perfidie. Ce qu'ils ont résolu de livrer, ils veulent qu'on le leur enleve. Ils prétendent qu'on les presse, & ils

se

ſe proſtituent. Cet Imprimeur entreprenant qui diſpoſe de leur bien, qu'ils ont ſollicité, harcelé, payé peut-être, ils crient *haro* ſur lui. En voulant peindre la conduite de certains Auteurs, n'ai-je pas abandonné le parallele que j'avois ébauché ?

§. Que dirons-nous de ceux qui, pour s'aſſûrer du degré d'eſtime qu'ils doivent accorder à certaines gens, demandent combien ils *valent* (c'eſt leur mot), c'eſt-à-dire, combien ils poſſedent ?

§. Il y a des breteurs d'eſprit, comme il y a des breteurs d'eſcrime ; des diſputeurs bannaux, comme des querelleurs en titre ; des gens qui ſe poſent avantageuſement, & qui ſe retranchent pour aſſaillir les paſſans ; qui, d'un air déterminé & d'un ton rude & aſſû-

ré, nient des propoſitions évidentes, ſoûtiennent des paradoxes, diſcutent des nouvelles frivoles, à peu près dans le même ſtyle que les breteurs raiſonnent ſur les procédés. Les uns & les autres ont leurs anecdotes & leurs myſteres, où ils n'admettent que les candidats & les adeptes. Ils ont tous des aventures romaneſques, & des évenemens extraordinaires à raconter. Ils ont leurs défis & leurs duels. S'ils n'ont pas toûjours été vainqueurs, ſi la victoire a été quelquefois incertaine, c'eſt que le Gladiateur étoit terrible. Ils ont leurs ſeconds, qu'ils appellent dans l'occaſion, qui prennent le ton de leurs maîtres, qui ont étudié leur jargon, & qui ſavent leurs termes de ralliment; eſpece de milice qui ſe croit invincible, comme la dixieme Légion: elle ſert dans les affaires

d'éclat qu'ils croient bien importantes & qu'ils traitent comme des affaires publiques. C'eſt, diſent-ils, un courage ſupérieur au courage des braves qu'on eſtime; c'eſt une ſorte d'eſprit que l'Académie même & l'élite de la Cour doivent reſpecter. Les honnêtes gens ſont convenus de déteſter cette bravoure, & de mépriſer cette ſorte d'eſprit.

§. Il faut humilier les enfans, dit N..... qui a toûjours fait de ſa famille une Monarchie abſolue. Pere impérieux & redouté, il a crû au-deſſous de lui de ſe faire chérir de ſes enfans : en cherchant à les humilier, il n'a pas vû qu'il abaiſſoit leur ame, qu'il aigriſſoit leur caractere, & qu'il roidiſſoit le ſien propre : il n'a pas vû qu'il déconcertoit leurs talens naturels, qui ne peuvent ſe développer que dans

une grande liberté d'eſprit, & par le ſecours de l'émulation. Toûjours réprimés par la rudeſſe des leçons, toûjours en préſence d'un maître ſévere, les enfans n'oſent rien haſarder ; leur imagination, qui eſt d'ordinaire ſi vive & ſi féconde, cede à la contrainte, & ſe reſſerre.

Ce n'étoit pas l'intention de ce pere : il vouloit les appliquer à des objets utiles, & plier leur caractere à la doûceur & à la modeſtie. Il n'a donc pas vû, ce pere ſi habile & ſi clair-voyant, qu'en cherchant à leur inſpirer la douceur & l'obéiſſance, il leur donnoit un exemple continuel de roideur & de fierté, & que cet exemple ſeroit tout autrement efficace que ſes leçons. Plus frappés de la maniere dure & hautaine dont on réprimoit leurs fau-

tes, & dont on leur commandoit leurs devoirs, que de la néceſſité de remplir ces devoirs & de ſe corriger de ces fautes, des mouvemens de révolte s'élevoient dans leur cœur à meſure que l'on croyoit travailler à les prévenir : arrivés à l'adoleſcence, & toûjours ſous la même férule, ils apportent dans le monde un embarras ſtupide ou une férocité qui réſiſtent au commerce du monde poli, & qui les y rendent très-incommodes. Je n'ai guere vû de jeunes gens doux & modeſtes, que ceux qui ont été élevés avec amitié par leurs parens ou par des maîtres.

§. Pourquoi les gens qui ont véritablement de l'eſprit, ſe vantent-ils eux-mêmes, puiſque les gens de grande maiſon, & dignes d'en être, ne parlent point de leur naiſſance ?

§. Ceux qui croient avoir de l'esprit, ne cessent de l'affecter & de déplaire : de même ceux qui croient porter un beau nom, ou ceux qui le déshonorent, malgré l'intérêt qu'ils auroient à le cacher, en sont tout remplis, & veulent en occuper les autres.

§. Il est ridicule de prétendre se faire estimer, précisément parce qu'on est né noble, ou parce qu'on est né riche. J'aimerois autant me faire valoir pour être né avec une certaine stature, ou sous un certain climat. Tout cela ne vient-il pas du hasard ?

§. Les gens qui sont devenus riches comme par enchantement, s'imaginent tout savoir, & croient avoir le droit de parler de tout, malgré leur ignorance & leur langage barbare. Rien ne les intimide,

ſi ce n'eſt des gens plus riches qu'eux : c'eſt qu'ils regardent une grande fortune comme le grand effort de l'eſprit humain ; & alors ils ſe déterminent par la regle que qui peut le plus, peut le moins ; car ils ſavent cette regle-là.

§. Par quel travers les talens de l'eſprit, en général ſi chéris, ſi reſpectés, échouent-ils quelquefois où l'exercice bannal du jeu ſe fait jour, & devient preſque impoſant ?

§. C'eſt un ſpectacle aſſez ſingulier, que de voir l'embarras & la ſollicitude d'un homme qui croit que ſa naiſſance a fait de lui & de ſes pareils, une eſpece particuliere, lorſqu'il ſe trouve forcé de ſe mêler avec des gens qu'il juge infiniment au-deſſous de lui, parce qu'ils n'ont que du mérite. Quelle peine,

quelle inquiétude, jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé ! encore faut-il lui tenir compte de ses ménagemens, & de ce qu'il n'emploie ni hauteur ni férocité. Avec de telles préventions, soupçonneroit-il que l'homme de mérite qui étoit engagé avec lui, souffroit encore davantage ?

§. On connoît assez de ces hommes qui croient que leur mort sera un évenement ; les gens riches ; surtout, ont cette foiblesse : cependant, les potentats, les héros, les grands hommes meurent impunément ; le chant des oiseaux n'en est pas troublé ; hors d'eux, un seul atôme n'est pas ébranlé. Tournez le dos au lit de cet homme qui va mourir, & dont la destinée va, dites-vous, décider de celle de l'empire, que découvrez-vous qui sen-

te la décadence, & qui souffre quelque altération?

Les esprits foibles & les adorateurs de la fortune, qui ont vû à la mort de leur héros la terre insensible, les murs de leurs palais fixes; & leurs arbres immobiles, ont porté leurs regards vers le firmament, qui est dans une agitation continuelle; & si quelque phénomene, nouveau, effet physique & nécessaire de l'économie de la nature, s'est montré, ils l'ont associé à l'évenement particulier & également nécessaire, qui les surprend ou qui les afflige, & ils ont fait de l'un le signal de l'autre.

J'ai dit que les gens riches étoient particulierement susceptibles de cette foiblesse. Si leur mort est un évenement, j'ose le dire, c'est un évenement heureux & utile au pu-

blic. J'excepte ſans doute les riches dont l'opulence eſt auſſi ancienne que leur nobleſſe, les riches de race, ceux qui le ſont devenus par de nobles talens, ou par une induſtrie eſtimable, & ſurtout ces riches qui animent les arts & qui ſoulagent les malheureux. Mais, eſt-ce là ce qu'on entend par les riches? A la mort de ceux-ci, dont preſque toûjours les ſucceſſeurs aiment à répandre, de nouvelles ſources ſont ouvertes; elles groſſiſſent le torrent univerſel, la circulation s'accroît; cet or, qu'ils reſſerroient ſi étroitement, & à qui ils rendoient tous les jours une eſpece de culte aſſez ſemblable à celui que certains peuples de l'Orient rendent au Soleil, paſſe de main en main, & devient une monnoie de cours. On diroit qu'ils ont fait un legs pu-

blic, & comme une distribution générale, pour racheter leur économie outrée. Voilà l'avantage que le Public recueille à leur mort. Ils n'emportent rien avec eux qu'on doive regretter, & ils laissent tout ce qu'on en pouvoit attendre.

§. Il est une nation célebre dont les habitans se font une sorte d'honneur de maîtriser les mouvemens de la nature. Ils subjuguent les objets mêmes auxquels ils prétendent plaire. Les femmes, de leur côté, y font de leur cœur leur propre conquête, lors même qu'elles cedent à leurs penchans. Ces habitans résistent aux impressions de cette puissance, qui, dit-on, gouverne le monde ; ils se refusent aux jeux d'un enfant qui leur fait pitié, & dont ils mépriſent les careſſes, dans

le tems même qu'ils acceptent ses dons. Espéreriez-vous trouver des amis dans cette contrée?

§. Pour réussir dans le monde, pour y faire ce qu'on appelle des amis, il faut être complaisant & amusant, c'est-à-dire, flateur & frivole. Ce sont là les deux titres sous lesquels on y est le plus fêté, le plus recherché. Avec ces qualités de vogue, un homme sans goût, sans mœurs, sans caractere, écarte, éclipse souvent un homme de mérite, qui ne croit pas devoir lutter contre un goût si dépravé, & qui se doit à lui-même de ne pas s'exposer à échoüer contre un abus accrédité.

§. Ces deux propositions sont également reçûes : qui oblige les corps, n'oblige personne; qui offense un membre d'un corps, les

offenſe tous. Mais elles ſont contradictoires : ſi les ſervices que l'on rend à une compagnie n'affectent ni n'engagent aucun des particuliers qui la compoſent, les offenſes que l'on a le malheur de faire à quelqu'un de ces particuliers, ne devroient point bleſſer leur corps.

L'indifférence pour les ſervices ne viendroit-elle pas du peu de zele que les particuliers ont pour la gloire du corps, & du poids de la reconnoiſſance qu'ils ne peuvent porter ; & leur chaleur ſur les offenſes faites à leurs confreres, de leur vanité, qui ne peut ſouffrir l'idée qu'ils y fuſſent expoſés eux-mêmes?

§. Entre les égaux, c'eſt une fauſſe politeſſe & une courtoiſie gênante, de dire qu'on laiſſe la liberté : n'eſt-ce pas faire entendre

qu'on pourroit la retenir ?

§. Quelle stupidité, quelle sottise, de ne pas voir que dans le tems même qu'on rabaisse les grands par affectation ou par dépit, on releve le peuple, & qu'il y a bien plus à perdre d'un côté, qu'on n'usurpe de l'autre ?

§. Le savant qui n'est que savant, mépriſe l'homme d'esprit qui n'est que cela précisément. L'homme d'esprit regarde presque comme un automate le savant qui n'a que ce mérite. Il le considere comme ces riches qui ne savent pas faire usage de leurs richesses. Pour lui, il présume qu'avec de l'esprit on sait tout, & qu'on peut parler de tout : de-là, il arrive très-souvent que l'homme d'esprit, qui s'en est tenu à son esprit, dit de grandes absurdités, & le savant de grandes sottises.

Un travers plus ridicule encore & plus commun, c'eſt celui de ces importans qu'on trouve par-tout, qui ne ſont ni ſavans ni gens d'eſprit, & qui s'aviſent d'apprécier les uns & les autres. Juges volontaires de l'eſprit & des talens, ſans étude, ſans culture, ils adjugent la palme ſelon leur caprice, & ſe font, de leur propre autorité, arbitres du goût & de la réputation.

§. Tienne qui voudra contre ces fades loüanges données en face ſur la beauté des ſentimens de l'ame, & ſur les qualités du cœur, tandis qu'on ignore abſolument le motif des actions; principe éternellement rebattu, & toûjours négligé dans la pratique par ceux mêmes qui le prêchent.

§. *Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.* Le Maître de la Scene

comique a combattu cette prévention ridicule & grossiere. Mais n'eût-on pas oublié ses sages leçons, on ne sauroit trop les répéter. Quoi ! tout ce que nos amis disent, tout ce qu'ils écrivent, tout ce qu'ils font, est nécessairement irreprochable ? Si cela étoit établi, on ne seroit jamais d'accord sur le mérite des particuliers, ni sur la valeur des choses. Chaque société a ses amis & ses partisans, & jouit des mêmes droits. Si la prévention que je combats, y étoit adoptée, il regneroit une opposition éternelle dans les jugemens, & une dissension générale entre les sociétés.

§. On a prononcé, sans doute avec raison, que les enfans, même les plus aimables & les plus chers, sont importuns dans les cercles ; &, d'une commune voix, on les a proscrits,

bannis, ainſi que l'inſipide récit de leurs gentilleſſes, malgré l'intérêt que certaines perſonnes pourroient y prendre. Après une déciſion ſi ſévere, auroit-on dû s'attendre à voir remplacer des enfans précieux par eux-mêmes, qui ont un ſi grand beſoin de nous, & tant de rapport avec nous, qu'ils ſont déjà des hommes? auroit-on dû s'attendre à les voir remplacer par des perroquets, des chiens & des chats, à qui on trouve toûjours tout l'eſprit poſſible, & les meilleures qualités du monde ? Croiroit-on que des femmes qui ſe piquent de raiſon, d'eſprit & de politeſſe, puſſent ſe déterminer à introduire dans les compagnies, quoi qu'il en puiſſe arriver, ces animaux dont elles font l'objet de leurs complaiſances ; à les propoſer, ſans égard, aux ca-

reſſes de tout le monde, & à répéter leurs faits & geſtes avec une éloquence & un zele dignes de l'ancienne Chevalerie ? Ce zele puérile leur fait braver l'ennui, & quelquefois les répugnances des aſſiſtans. Elles admettent à leur table ces animaux ſi chéris & ſi importuns, qui font l'heureux ſujet de la converſation, & qui la troublent ſans ceſſe. Malgré des inconvéniens ſi connus & ſi ſenſibles, les femmes ne tiennent pas plus à leur rouge & à leurs mouches, qu'à leurs perruches, à leurs petits chiens, & à leurs matous.

CHAPITRE VI.

Des Femmes.

LES Femmes ſe plaignent de l'aviliſſement où elles prétendent que les hommes les ont réduites. Ce ſont des tyrans, diſent-elles, qui ont fait les lois ; elles nous excluent des plus nobles & des plus utiles fonctions de la ſociété, en dépit de la nature qui nous y avoit appellées. Si on en doute, continuent-elles, qu'on conſidere celles d'entre nous qui ſe ſont illuſtrées par le génie, par le ſavoir, par le courage, & par la ſageſſe du gouvernement. C'eſt l'éducation qui fait tout, qui dirige tout, qui détermine tout. La nature eſt une mere

commune qui a distribué également ses dons à ses enfans.

A cela deux réponses: 1°. il n'est pas certain que la distribution des dons soit égale entre chaque individu de l'un ou de l'autre sexe. On ne trouveroit peut-être pas sur la face de la terre, deux hommes ou deux femmes qui aient une portion égale de talens, de génie, de courage; un égal degré de beauté, de force, & d'agrément, comme on n'en trouvera pas deux qui aient une ressemblance parfaite.

2°. La question de la supériorité, ou de l'égalité des dons, tant du corps que de l'ame, entre les deux sexes, me paroît décidée par une considération bien simple, & qui doit frapper tout le monde.

La haute stature & la force du corps ont été données incontesta-

blement à l'homme ; les plus grandes femmes & les plus fortes, peuvent à peine ſe meſurer avec les hommes ordinaires : en général ils ont excluſivement la haute taille & la vigueur du corps. Or par la loi du plus fort, ils ſe ſeroient emparés de l'autorité, quand même elle ne leur auroit pas été deſtinée. Ils ne l'ont que trop fait, s'écrient les femmes ; c'eſt de quoi nous nous plaignons ; voilà l'uſurpation, la tyrannie : leur gouvernement eſt une oppreſſion ; vicieux & inique par lui-même, la poſſeſſion ne peut le légitimer : on ne preſcrit point contre l'équité ; la force eſt un moyen injuſte qui peut bien enlever la joüiſſance, mais qui ne donne pas le droit de joüir ; c'eſt une voie de propriété proſcrite par les lois mêmes que les hommes ont établies.

Mais cette force qui est le partage des hommes, de qui la tiennent-ils ? N'est-ce pas de la nature elle-même, ou plutôt de la Providence, qui les a doüés d'un avantage qui étoit nécessaire à leur destination ? Peut-on penser que cette souveraine dispensatrice des biens & des maux, qui est si sage, si admirable dans ses œuvres, ait donné exclusivement aux hommes, un avantage dont ils devoient nécessairement abuser ; qu'elle leur ait accordé le seul don par lequel ils pouvoient acquérir & conserver l'autorité, quoique cette autorité dût être illégitime ; & l'accusera-t-on d'avoir établi des tyrans, au lieu de Rois qu'elle avoit promis à la terre ? Si les femmes répondent d'une maniere satisfaisante à cet argument si simple, je consentirai

pour ma part, qu'on partage avec elles la manœuvre des vaiſſeaux, le ſervice de l'artillerie, les travaux des ſiéges, les périls des combats, les métiers les plus rudes, comme ceux des mines, des carrieres, de la charpente, des forges, des couvreurs; je les appellerai au gouvernement des peuples, à l'éducation de la jeuneſſe, à l'adminiſtration des finances, à la diſtribution de la juſtice; & comme on ne peut leur conteſter les graces de l'eſprit, la fineſſe du ſentiment, & le goût des détails, je les reconnoîtrai pour une eſpece abſolument équivalente aux hommes, quoique ſous une forme différente.

J'avoue que c'eſt prendre les choſes dans la plus étroite rigueur. D'ailleurs, les hommes doivent tant aux femmes pour le goût des con-

venances, pour la politesse, pour la douceur, pour la délicatesse du sentiment, pour la finesse des vûes, pour l'intelligence des bienséances; ils leurs doivent tant, qu'ils sont bien excusables de s'armer de tous leurs avantages, pour mériter leurs conquêtes, & pour les conserver.

§. C'est faire une cruelle injure à une femme sage, que de lui témoigner de la jalousie; c'est faire trop d'honneur à une femme galante, & donner beau jeu à une coquette.

§. Les femmes qui lisent & qui pensent, celles qui écrivent, & qui par ces divers avantages soûtiennent dignement la société des hommes instruits: ces femmes si estimables; qu'on les compare à celles qui parlent à vuide, dont la conversation roule tour à tour sur leur

parenté, ſur leur ſanté, ſur les petites aventures du quartier, & ſur leur ménage, & l'on ſera irrité de la cenſure que celles-ci oſent faire des autres.

§. Je dis, à propos des femmes qui ont des prétentions pour le monde & pour les ſociétés choiſies, que rien n'eſt plus inſipide qu'une femme qui s'y riſque ſans graces, ſans eſprit, ſans étude.

§. Les femmes communes qui ont ſû mettre de l'ordre dans leur famille, ont l'extérieur confiant, rude & aſſûré ; les femmes du monde qui ont de l'eſprit & des talens, ont un abord poli, doux, réſervé, & circonſpect. C'eſt avec celles-ci que les hommes ont à gagner ; les autres font preſque ſoupçonner qu'elles penſeroient à les maîtriſer, ſans avoir travaillé à leur plaire, & ſans ſonger à les rendres aimables.

§. Faut-il être étonné qu'on craigne de dire la vérité aux Rois, puisqu'on n'ose la dire aux femmes?

§. Qui est-ce qui doute que les femmes, pour être dignes de notre estime & de nos hommages, n'aient besoin de plus grandes vertus & de plus de qualités qu'il ne nous en faut pour mériter leur attachement? elles doivent avoir par dessus nous, la pudeur & la beauté, deux avantages qui subsistent difficilement ensemble. La pudeur releve la beauté, la beauté met la pudeur en péril; que de gloire si elles s'en tirent bien!

§. Un homme vrai se fait toûjours estimer; souvent il se fait craindre, rarement il se fait aimer: est-ce sa faute si on ne l'aime pas, ou la faute de ceux qui le haïssent?

Il les a peints ; leurs portraits reſſemblent, puiſqu'ils s'en plaignent. Cet homme eſt tel, qu'on le cite avec plaiſir ; on ne néglige pas d'alléguer ſon autorité & ſon exemple, mais on n'aime point le tête à tête avec lui, on l'évite.

De même, perſonne ne ſe refuſe aux éloges d'une femme qui a de la vertu ; on l'eſtime, on la reſpecte, mais on ne la recherche point. Les femmes veulent éviter la comparaiſon ; elles ſentent la force & la valeur de la cenſure, qui ne peut être équivoque, ſuſpecte, ni retorquée, puiſqu'elle vient du même ſexe, & qu'on leur montre une conduite différente dans les mêmes circonſtances. Les femmes du monde veulent des femmes qui vivent comme elles, & qui ſoient dans leurs goûts & de leur âge ; elles préſe-

rent le péril de la jalousie à l'ennui : elles aiment mieux disputer leurs amans, que de n'en point parler.

Les hommes, qui d'ordinaire font trop peu de cas de l'esprit des femmes, & qui souvent, sans beaucoup d'examen, augurent trop désavantageusement de leur cœur, sont fâchés de ne point trouver ce qu'ils cherchent avec elles ; ainsi il arrive quelquefois que les hommes méprisent les femmes qu'ils aiment, & qu'ils estiment celles qu'ils évitent.

§. Les femmes ne se soucient pas tant d'aimer & d'être aimées, que de plaire, & qu'on leur plaise : elles ont plus de passion que de vanité ; mais elles ont plus de vanité que de sentiment.

§. On a déjà dit que la pudeur est chez les femmes, ce que la valeur

eſt chez les hommes. Ces deux vertus ont cela de commun, qu'elles diſtinguent les hommes & les femmes, des hommes & des femmes ordinaires, en élevant leur cœur au-deſſus des périls & des foibleſſes humaines : c'eſt un triomphe continuel.

La valeur empêche les hommes de redouter un péril préſent, ou par l'eſpoir de la gloire, ou par la loi du devoir.

La pudeur rend les femmes modeſtes, réſervées, tout-à-fait aimables ; elle les fait en même tems aimer & reſpecter.

Chez les femmes c'eſt une pureté de cœur, une nobleſſe de ſentimens, une force d'eſprit qui leur fait préférer, à la vaine gloire des conquêtes que leurs appas leur promettoient, la ſolide gloire d'avoir

vécu comme ſi elles n'en avoient point. Leurs charmes les ornent d'autant plus, que loin de les prodiguer, elles ſemblent les ignorer elles-mêmes.

La valeur eſt auſſi une grandeur d'ame, une force d'eſprit qui réprime les mouvemens de crainte, qui ſont ſi naturels lorſqu'on expoſe ſa vie, & qui préfere des travaux dangereux au repos & à l'inaction. Voilà les défenſeurs de la Patrie.

On a eu raiſon de le dire : les femmes dont on parle le moins, ſont les plus eſtimables ; j'ajoûte pourvû que ce ſilence vienne de leur retenue, & non de leur obſcurité.

La valeur doit être établie ſur des épreuves éclatantes ; elle cherche à s'exercer : la pudeur ſe reſſerre pour ſe maintenir. La valeur agit,

la pudeur eſt une vertu muette & tranquile. Il eſt vrai que cette valeur qui cherche le péril, n'eſt pas la bonne; il ſuffit qu'elle l'attende ſans frémir : mais toûjours elle eſt plus bruyante que la vertu des femmes ne doit l'être. Il feroit beau les voir agacer les hommes, pour avoir enſuite la gloire de leur réſiſter, & donner ainſi à la pudeur le caractere de cette valeur qui cherche à ſe faire valoir. Je doute qu'une vertu querelleuſe aſſûrât mieux l'honneur des femmes, que celui des hommes.

§. Les femmes ne ſont pas fâchées d'entendre parler d'elles; c'eſt toûjours remuer leurs paſſions, ſoit qu'on les flate ou qu'on en médiſe, & la paſſion eſt leur état délicieux.

Celles qui ont ſurvécu à la jeu-

neſſe, ſe plaignent toûjours des jeunes gens, & vantent la politeſſe du ſiecle paſſé; je n'en ſuis pas ſurpris; dans ces tems-là elles étoient jeunes auſſi. Les jeunes femmes ne diſent rien des jeunes gens, & les attendent : tout eſt dit, dès qu'on s'entend.

Chez les femmes qui ont été galantes, les graces de l'eſprit ne réparent point la perte des agrémens du corps; on a droit de reclamer ce qu'elles ont fait valoir. Cette compenſation n'a lieu qu'à l'égard de celles qui n'ont cherché à plaire que par leur vertu, & à ſe faire reſpecter par leur conduite. Une femme galante, pour ſe faire ſupporter, eſt obligée d'être toûjours belle; une honnête femme, pour ſe faire rechercher, n'a beſoin que de ſon eſprit & de ſes mœurs.

§. Je

§. Je ſuis bien réſolu d'obſerver religieuſement cette loi de la politeſſe du monde, qui interdit toute queſtion, tout calcul, toute conjecture indiſcrete ſur l'âge des femmes, & même de quelques hommes : mais je ne parviendrai jamais à découvrir un fondement ſolide de cette loi. L'âge me paroît un fait tout auſſi ſimple que les autres circonſtances de la vie, & ſur quoi on peut le moins faire illuſion. Il eſt à peu près prononcé par les traits, par l'air, & par le maintien. Ce ſont ces apparences ſeules qui décident du goût des hommes, & qui les fixent d'autant plus néceſſairement, que n'étant pas permis de chercher l'âge des femmes, on ne le ſait jamais avec préciſion.

Jeune ou vieux, à quelque âge

que ce soit, il est seulement question de plaire.

S'il s'agissoit d'autoriser ou de faire pardonner la curiosité qu'on pourroit témoigner sur l'âge des femmes, comment ce dépôt public, ces annales abrégées qu'on voit tous les ans entre les mains de tout le monde, & qui marquent exactement l'âge des Princes & des Princesses des Maisons Souveraines de l'Europe, n'ont-elles pû servir à lever l'horrible scandale de la déclaration de l'âge des femmes? Ce n'est qu'après leur quatre-vingtieme année, qu'il est permis d'ouvrir la bouche sur leur âge, & sur celui de quelques hommes. C'est qu'on a alors un nouveau prétexte, une raison de plus, pour continuer à les admirer, quoique sous une forme différente.

§. Les femmes qui ont de l'expérience, ne font des confidences, ou qu'à des femmes qui ont elles-mêmes besoin de leur discrétion, ou qu'à des hommes désabusés. Les plus habiles se laissent deviner, parce qu'elles ne peuvent l'empêcher.

§. Il y a un art qui approfondit, qui combine, qui élude les regles, sans les blesser, ou qui mieux encore les fait servir à ses desseins; & c'est l'art des hommes. Il y a un art qui est passion, ou qui l'imite, qui convainc, parce qu'il émeut; qui persuade, parce qu'il entraîne: c'est l'art des femmes d'esprit, & des hommes extraordinaires.

§. Les riches Bourgeoises qui sont aimables, sont d'un état fort supérieur à celui de leurs maris; aussi ont-elles dans le commerce, des prétentions qui sembleroient

n'appartenir qu'aux femmes de qualité. Ce qui aide à leur illusion, c'est qu'avec un faste à peu près égal, elles reçoivent dans leurs cercles les mêmes hommes qui fréquentent les grandes maisons : s'ils ne leur rendent pas les mêmes honneurs, ce n'est pas qu'elles n'y comptent toutes, & que quelques-unes ne les méritent.

§. Il faut bien que les Dames nous le passent; le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elles, c'est de dire qu'elles ont les qualités d'un galant homme. Celles-là ont trouvé le moyen de les allier avec leurs qualités propres; en sorte qu'elles réunissent dans leur personne des avantages qui semblent s'exclurre mutuellement. Cette idée donne aux femmes du premier ordre, beaucoup de supériorité, même

ſur les hommes qui ſont dignes de ſervir de modele ; car les hommes n'ont jamais ces avantages qui ſont particuliers aux Dames ; & s'ils s'y étudient, s'ils les affectent, qu'elles nous le paſſent encore, ils n'en ſont pas mieux.

Je ne ſais ſi je m'abuſe : mais il me ſemble qu'en jugeant ainſi, nous penſons comme les femmes qui penſent bien. Elles peuvent prétendre à la gloire des grands hommes ; nous en avons des exemples dans pluſieurs genres : mais les hommes doivent renoncer ſurtout à ce qui caractériſe les femmes aimables, & à ce tour qu'elles ſavent donner aux choſes qu'elles ont une fois bien ſaiſies. C'eſt ce qui a fait dire d'elles, que lorſqu'elles égalent les hommes, elles les ſurpaſſent.

§. Les femmes nous connoiſſent,

& nous ne faisons que les entrevoir : les hommes se déploient en leur présence ; elles sont avec eux, & même entr'elles, dans une réserve continuelle ; elles ont des démonstrations, & nous n'avons que des conjectures ; les hommes espérent, & les femmes se défient : ils demandent, & elles refusent, jusqu'à ce qu'enfin elles soient lasses de leur métier, comme l'a dit un grand homme dans l'art de penser, qui a prétendu que presque toutes les femmes vertueuses aboutissent-là. Il ne m'appartient pas d'aller aussi loin que ce grand homme : je dis seulement de celles qui font ce qu'elles pensent, qu'elles n'ont plus d'avantage sur les hommes ; celles-là, on les connoît.

§. Caton l'ancien n'aimoit pas les femmes, il les estimoit encore

moins. Tite-Live nous a conſervé une déclamation violente qu'il fit dans le Sénat contre le ſexe en général. Horace venge les femmes ſans y penſer, par ces deux vers :

Narratur & priſci Catonis,
Sæpè mero caluiſſe virtus. *

C'étoit, ſans doute dans les momens d'ivreſſe, que Caton médiſoit d'elles.

§. Myrthis montroit, à Tanagre, en Béotie, la Poëſie à Corinne & à Pindare : Aſpaſie, à Athenes, tenoit une Ecole de Rhétorique ouverte aux deux ſexes de tout âge ; Periclès fut ſon éleve & ſon amant. Il apprit d'elle à plaire & à ſoûmettre un peuple volage & jaloux de la liberté juſqu'à la fureur : mais ce fût aux dépens de la ſienne.

* Hor. Od. 15. lib. 3.

CHAPITRE VII.

De l'Amitié.

§. N... marquoit un jour ſa ſurpriſe à un galant homme, de ce qu'il fréquentoit D... dont il ne faiſoit pas beaucoup de cas. M... lui répondit, qu'il l'aimoit d'inclination : mais quoi ! lui répliqua-t-on, vous vous liez à un homme que tout le monde hait, que l'on fuit, & que l'on mépriſe ? ne faut-il pas pouvoir eſtimer un peu les gens que l'on veut aimer? Pour moi, dit M... je l'aime de bon cœur, il m'a rendu ſervice ; ſi je vous inſtruiſois de toutes les raiſons que j'ai de m'attacher à lui, vous m'applaudiriez, je crois, loin de me blâmer,

Oh ! je ſuis content de vous maintenant, dit N... je connois vos ſentimens au vrai, & je vois bien que vous avez tant de raiſons d'aimer cet homme, qu'effectivement il n'y a point d'amitié entre vous deux.

§. Quelle différence entre les chaînes de la paſſion, & les liens de l'amitié ; celle-ci eſt toûjours fondée ſur l'eſtime, celle-là l'exclut preſque néceſſairement. L'amitié a de quoi ſe juſtifier ; la paſſion n'a jamais d'excuſe : que dis-je ! ſa gloire eſt de n'en point avoir ; c'eſt-à-dire, d'être extravagante & inconcevable.

Lorſque les amis ſe ſéparent, ils ſe regrettent ; ils proteſtent intérieurement contre leur diviſion même, & ſont des projets confus de la faire ceſſer lors même qu'ils la conſomment. Les amans finiſſent

par ſe haïr, à moins qu'ils ne ſe retiennent par l'amitié, qui quelquefois ſuccede à la paſſion, lorſque la premiere habitude n'étant plus ſoûtenue par ce qui l'avoit formée, ſe reproduit ſous une autre image, & ſe nourrit de ſoins plus affectueux, quoique moins vifs, ſouvent de regrets, quelquefois de réflexions utiles : mais il faut pour cela que nos héros ſe ſoient réconciliés, je dis réconciliés, & qu'ils ſe ſoient pardonné mutuellement l'injure qu'ils ſe ſont faite par leurs tranſports & par leur imprudence.

§. Pourquoi dans les évenemens qui nous affligent, l'approche d'un ami réveille-t-elle le ſentiment de notre douleur? Pourquoi ſemble-t-elle s'accroître à proportion de la tendreſſe qui nous lie, & marquer en quelque ſorte le degré d'affection

que nous avons pour l'ami qui nous conſole, par les témoignages de douleur que nous donnons à celui que nous avons perdu ? Je le demande.

§. Les hommes ſe ménagent, ſe carreſſent à proportion qu'ils ſont éloignés ; il ſemble qu'ils s'aiment moins à meſure qu'ils ſe voient de plus près, & qu'ils ſe connoiſſent davantage. L'abſence les rend plus vifs & plus tendres les uns à l'égard des autres : leurs lettres ſont plus prevenantes, plus affectueuſes que leurs converſations.

§. Rien n'eſt ſi eſſentiel au bonheur que de vrais amis ; un peu d'opulence contribue auſſi à la douceur de la vie : mais, oſerai-je le dire ? quelques dettes mêlées à une grande fortune, comme un contre poiſon, ſervent à attirer notre atten-

tion sur nos affaires ; & quelques ennemis en petit nombre parmi plusieurs bons amis, sont des surveillans utiles pour nous tenir en respect, & nous éclairer sur notre conduite.

§. Les services entre des amis, & surtout les secours d'argent qui devroient, ce semble, les lier plus étroitement & affermir l'amitié, sont préciſément ce qui l'ébranle, & ce qui la met le plus en danger. C'eſt une épreuve périlleuſe pour les uns & pour les autres. Elle fait des tyrans ou des ingrats : c'eſt une choſe bien triſte pour de vrais amis, que de ne pouvoir atteſter leurs ſentimens, ou en exiger des témoignages, ſans avoir à craindre d'en tarir la ſource. Que plutôt je ſois inutile à mon ami, que ſi je devois riſquer de perdre ſon amitié ! J'aime

mieux avoir à m'affliger de ſon impuiſſance & de ſa miſere, qu'à me plaindre de ſon ingratitude : ſa miſere eſt un mal que je puis toûjours ſoûlager ; & l'ingratitude eſt un malheur ſans remede, & dont tous les retours ſont inſupportables.

Mais à quoi bon me dire ami, ſi je ne dois pas rendre des ſervices ? & de quelle eſpece eſt mon amitié, ſi elle s'exprime comme l'indifférence ? Eh ! ne m'eſt-il pas plus avantageux que mon ami doute de mon amitié, que ſi je ne pouvois douter de ſon mauvais cœur & de ſa haine ?

Mettez-vous à ſa place, me dira-t-on ; jugeriez-vous de même ? Je répons que ſi j'étois du caractere que je ſuppoſe à mon ingrat, mon jugement devroit être rejetté ; que ſi j'étois digne d'un meilleur ſort,

j'aurois auſſi la force de ſoûtenir mon malheur.

§. C'eſt une grande faute entre des amis d'abuſer de l'intimité avec laquelle ils vivent enſemble, juſqu'à ſe négliger lorſqu'ils ſe rencontrent dans les cercles. L'amitié, loin de diſpenſer des égards, en exige de plus délicats. Elle ſe nourrit des attentions qu'on témoigne; il n'en eſt point d'indifférentes entre des amis. Ils doivent ſe faire valoir mutuellement; y manquer eſt une ſorte de trahiſon.

§. La familiarité continue eſt le poiſon lent de l'amitié.

CHAPITRE VIII.

De la Modeſtie.

ON a dit mille fois qu'il falloit être modeſte : ceux qui le ſont le moins, ſont ceux qui le diſent le plus, parce que la modeſtie a l'air d'honorer les autres, & qu'ils ſont bien aiſe d'accréditer une vertu qui les releve à leurs propres yeux. La modeſtie, telle qu'elle doit être conçue, eſt moins l'eſtime d'autrui que le peu d'eſtime de ſoi-même. Je voudrois qu'on s'étudiât davantage à pratiquer cette vertu ; qu'on ne ſe laiſſât point troubler par l'indiſcrétion & les manieres avantageuſes de ceux qui en abuſent ; & qu'au riſque d'être pris pour dupe

durant quelque tems, on ne négligeât point un avantage certain, qu'enfin elle donne ſur tous ceux qui croient pouvoir s'en diſpenſer. Elle eſt un des caracteres de la ſageſſe, qui, par elle, nous garantit de bien des imprudences; un conſeil de la raiſon, qui nous montre toûjours l'endroit foible de nos meilleures qualités: elle eſt enfin le ſignal infaillible de la vertu; & d'ailleurs, elle ſied ſi bien!

§. La modeſtie ſuppoſe du mérite; car où il n'y a ni talent ni vertu, il n'y a que de la baſſeſſe.

La modeſtie donne au mérite du relief & de l'éclat. Il eſt bien plus frappant au milieu de ſes ombres, que ſous les vains ornemens & la fauſſe parure, dont la préſomption le dégrade & le défigure.

§. Rien n'eſt ſi difficile à perſuader aux

aux hommes que la modeſtie, parce que ſes leçons attaquent l'orgueil & le mortifient. Les conſeils de la généroſité réuſſiſſent mieux auprès d'eux, parce qu'ils ſemblent relever leur être & flater leur vanité.

§. La modeſtie naît eſſentiellement du mérite, & la préſomption de la médiocrité. Les gens qui ont des lumieres bornées & des talens médiocres, ſont contens d'eux; c'eſt qu'ils n'ont point l'idée du grand & du beau, & qu'il ſuffit à leur vanité d'avoir fait quelque choſe & de s'être rangés à la file.

Les eſprits ſupérieurs ont une vûe, qui porte au-delà des moyens ordinaires, un ſentiment intérieur du beau & du bon, qui les ſollicite ſans ceſſe, & qui dédaigne tout ce qui ne le ſatisfait pas.

Ceux qui sont nés avec une mesure d'esprit très-limitée, & avec un foible talent, ont l'air confiant & satisfait ; parce qu'ils ont exécuté à leur maniere le peu qu'ils voyoient, & qu'ils ne se doutent pas du mieux qui les passe.

Les génies du premier ordre sont toûjours dans l'ambition de s'élever & dans la défiance ; c'est qu'ils voient plus qu'on ne peut exécuter. Leur force & leur audace ne leur cachent, ni les difficultés ni le péril qu'il faut surmonter. Le même feu qui les échauffe, sert à les éclairer. Ainsi ils sont nécessairement modestes, mais sans timidité. La sagesse & la modestie s'accordent avec le courage, mais non avec la lâcheté.

§. L'homme de mérite qui est modeste, est occupé à valoir, non

à ſe faire valoir. L'homme préſomptueux ſe fait juſtice lui-même; c'eſt entreprendre ſur l'autorité publique. Ainſi la préſomption eſt un attentat : mériter l'eſtime, eſt le devoir ou la gloire des particuliers ; accorder l'eſtime, eſt le droit du Public. La modeſtie reconnoît ce droit ; elle ſe ſoûmet à cette loi que la préſomption oſe enfraindre ; loi juſte, loi inviolable. Le Public, à qui ſeul nos travaux & nos exemples de conduite ſont offerts, doit être ici-bas ſeul arbitre, ſeul appréciateur de ceux qu'on lui préſente ; auſſi ſon jugement regle-t-il les réputations. En vain l'orgueil & la préſomption eſſayent quelquefois d'y réſiſter : le Public juge l'orgueil & la préſomption même.

CHAPITRE IX.

De la modération dans les plaisirs.

L'USAGE des plaisirs n'est pas aussi opposé que l'on pense, aux préceptes de la Sagesse. Sérieuse, mais accessible; sévere, mais éclairée; austere sans rudesse, scrupuleuse sans superstition, elle est destinée à guider l'homme, & non à lui nuire. Né foible, inconstant, il ne sauroit soûtenir sans relâche les travaux divers auxquels ses talens le déterminent, ou que sa naissance lui impose; son ame agitée par ses différentes opérations, & comme ébranlée par ses propres efforts, tomberoit dans une sorte d'inaction, si elle n'étoit réveillée par de

nouveaux objets. L'alternative du travail & du plaiſir entre dans le plan de la Sageſſe : loin d'interdire les plaiſirs à l'homme, elle l'y appelle après ſes travaux, auxquels elle le ramene plein d'une ardeur nouvelle.

Quels hommes, qui, ſous prétexte de délaſſement, s'abandonnent à des exercices plus fatigans que les occupations les plus ſérieuſes ; à des veilles où, au milieu des vains amuſemens qui les conſument, & de ces jeux qui n'en ont que le nom, il ſe fait une diſſipation d'eſprits plus abondante que dans la méditation la plus profonde ; à des feſtins, où des appétits biſarres & capricieux paſſent pour raffinement & délicateſſe ?

Ce ſont de jeunes gens qui conſacrent au plaiſir des talens qu'ils

auroient dû voüer à leur patrie : des hommes graves, sérieux, pleins de sentimens élevés & de maximes austeres, qui ne servent qu'à déposer contre leur conduite particuliere ; par un trompeur étalage de sévérité, ils ajoûtent l'hypocrisie au désordre. Ce sont des meres hautaines, qui démentent leurs leçons par leurs exemples, & qui couvrent d'un prétexte de complaisance, une pente secrete vers des amusemens qu'elles n'ont pas toûjours condamnés. Ce sont des vieillards, souvent féroces dans leurs foyers ; plus irrités de leur foiblesse, que désabusés des plaisirs auxquels ils soûrient encore.

Un exercice modéré est utile sans doute : il met les esprits en jeu ; il les distribue avec une juste mesure, qui maintient cette correspon-

dance & ce ressort, qui, en conservant la force du corps, font le moins sentir à l'ame sa dépendance.

La différence des tempéramens peut servir à marquer la différence du choix. Les plaisirs de l'homme fort & robuste conviendroient-ils à celui qui cherche à affermir sa santé ? ce qui délasse l'un, accableroit l'autre. Le délassement après le travail est indispensable : eh ! quel délassement que celui qui engage à faire un nouvel essai de ses forces ! Les jeux du sage portent le caractere de toutes ses actions ; la même loi qui lui a tracé ses devoirs, lui a marqué ses plaisirs. Ses délassemens lui seront aussi utiles que ses travaux ; ils lui seront aussi honorables que ses services. On a vû des héros plus grands encore dans leur

vie privée, qu'à la tête des armées victorieuses.

Quel spectacle ! un vieillard qui soûpire auprès d'une jeune personne ! ceux qui solliciterent Susanne, n'étoient pas moins ridicules que criminels.

Tous les états, tous les âges sont à peu près également atteints de cette manie si humiliante pour la raison, qui a fait du jeu presque le seul lien de la société : elle a enchaîné les talens, confondu le mérite ; souvent elle a rendu la beauté funeste & la sagesse impuissante. L'ignorance l'a introduite, l'habitude la maintient, l'espoir du gain la fortifie : manie toûjours dangereuse, honteuse principalement dans la vieillesse.

Quel scandale de voir dans des mains tremblantes les frêles instru-

mens d'un amusement toûjours frivole, souvent pernicieux ! Ces mains, mal guidées par des yeux presque éteints, cherchent en tâtonnant une proie qui leur échape ! Quel scandale de voir des hommes, qui bien-tôt ne seront plus, abandonner avec inquiétude, ou recueillir avec avidité, les fruits dangereux d'une victoire mal assûrée !

Une vieillesse honorable est la récompense du sage : mais elle ne sauroit l'être, si elle traîne après elle le cortege de l'adolescence : de même, ce qui est un juste assortiment de la grandeur, devient un appareil indécent dans les rangs inférieurs.

Il est un ordre politique marqué par la naissance, par les dignités, &, si l'on veut, par la fortune ; que

les révolutions ont épargné, que la raison autorise, & que l'envie même respecte. Il en résulte une juste subordination, qui doit régner dans toutes les conjonctures de la vie. Les degrés ne sont pas déterminés avec une précision exacte : mais l'ordre général subsiste ; rien n'est si aisé que d'en faire l'application. La nature ou l'éducation nous assignent à chacun notre place ; on ne peut l'abandonner, sans s'exposer à être repris. C'est comme un poste que la Sagesse nous confie : il n'en est point qu'on puisse appeller honteux ; la maniere de le garder en fait le déshonneur ou la gloire.

§. Le plaisir doit suivre le travail ; il en prend ce qu'il y a de vif & de délicieux. L'ame, après avoir demeuré long-tems repliée sur elle-

même, pour démêler ſes idées; long-tems opéré pour les aſſortir, & leur donner cette ſuite qui fait leur force & leur beauté; fatiguée enfin, qu'on me permette de le dire, de cette attitude pénible, cherche à ſe ſoûlager. Le ſpectacle de la nature toûjours varié & toûjours nouveau; des jeux nobles, bien choiſis & bien conduits, lui aident à ſe déployer ſans efforts: elle y eſt d'autant plus ſenſible, qu'ils lui ſont devenus néceſſaires. Gardons-nous de les prévenir; n'affoibliſſons point l'impreſſion des plaiſirs, en les anticipant. Ceux qu'on cherche & qu'on s'eſt promis, nous trompent ſouvent; ceux que le travail n'a point précédés, ou qu'il n'interrompt pas, perdent beaucoup de leur prix: ils ſe nuiſent par leur continuité même.

Le sage ne se permet le plaisir, que lorsqu'il se tient forcé à se défendre le travail. Cette conduite s'accorde avec notre foiblesse. N'employons point ce prétexte de foiblesse pour nous dispenser du travail, & pour excuser notre goût immodéré pour le plaisir. Notre foiblesse même le condamne : nous sommes trop foibles pour travailler toûjours & pour ne travailler jamais. Egalement incapables de soûtenir le plaisir & le travail sans interruption, une sage variété doit remplir nos jours ; un épuisement presque irréparable est la suite nécessaire d'un travail excessif. L'habitude au plaisir, constante, continue, produit bien-tôt le dégoût, qu'on ne peut plus corriger que par l'excès. C'est à quoi se trouvent entraînés ceux qui, devenus presque

inſenſibles au plaiſir, par l'habitude, ſont contrains, pour piquer leur goût & pour réveiller leur curioſité, de donner dans des excès qui dégradent l'humanité.

Reconnoiſſez-vous l'homme à ces défis puériles, qui alterent la gaieté modérée des feſtins; à ces défis propoſés avec une audace ridicule, acceptés avec une intrépidité mépriſable, où il eſt également honteux de vaincre & d'être vaincu : combat ſcandaleux, engagé par la licence & par la folle joie, ſoûtenu par l'aveugle confiance & par la brutalité, & qui finit preſque toûjours par enchaîner les ſens & par éteindre la raiſon ?

Reconnoiſſez-vous l'homme, lorſqu'on vous le montre expoſant aux coups du ſort une fortune aſſûrée, & attendant follement de la

Divinité qui y préside, des faveurs qui ne serviroient qu'à exciter de nouveaux desirs ? Pour obtenir ses dons empoisonnés, il lui immole avec fureur le fruit de ses travaux & l'héritage de ses peres. Agité des plus violentes passions, il porte d'une main tremblante sur ses profanes autels, sa derniere offrande, qui soudain est dévorée à ses yeux : un feu brûlant, un affreux désespoir, déchirent son ame, qui désormais sans frein & sans guide, ose accuser de son malheur l'auteur de son être.

Déplorables excès ! débordemens honteux, qui accablent l'ame, qui l'aviliſſent ! Les plaisirs excessifs la plongent dans un sommeil létargique, ou ne la réveillent que par la rage & par la fureur.

Les plaisirs modérés lui rendent

ſon activité; ils lui donnent de légeres ſecouſſes, qui lui font reprendre ſon aſſiette accoûtumée. Ils y répandent cette douceur, cette ſérénité, ce calme délicieux, qui caractériſent le vrai bonheur. Si le ſage tente le ſort, il faut qu'il puiſſe rire de ſes caprices. Dans les fêtes, dans les feſtins, il ne doit s'ouvrir qu'à la joie de raſſembler des amis qu'une juſte eſtime lui rend toûjours plus chers. Les amours doivent ſeulement folâtrer devant lui, & n'oſer jamais le menacer de leurs traits: s'il voit naître leur témérité, il leur échappe par la fuite; la prudence ſupplée à la force.

§. On voit des gens, qui ſont comme un peuple à part, qui ſemblent avoir un droit excluſif ſur le plaiſir, & regarder les autres hommes comme uniquement deſtinés à

être les spectateurs de leur joie fastueuse, ou comme assujettis à la nécessité d'y contribuer. Espece bisarre qui donne un spectacle continuel, qui ne sert la société que par son luxe, qui la pare & ne la fortifie pas. Ces gens bruyans & frivoles, qui semblent ne vivre que pour le plaisir, sont cependant moins amusés que ceux qui ne peuvent que travailler ; tout occupés qu'ils paroissent, il y a plus de vuide dans leur vie, plus d'ennui, que dans la vie du reclus dont la solitude les étonne, les effraye, ou leur fait pitié. Remplis d'idées flateuses, souvent chimériques, & dont ils sont le jouet éternel, le projet d'un plaisir prend sur la joüissance d'un autre. Le plaisir, l'idée du plaisir, les moyens de s'en procurer, quels qu'ils soient, c'est pour eux le fond de la vie. On n'entend

tend que ce cri dans cette milice de la volupté ; c'eſt le ton des gens du monde, & le mot de la plûpart des énigmes qui les occupent.

Comme les plaiſirs tels qu'on les goûte communément, ſont faux, ou imparfaits, nos voluptueux tâchent de ſe refaire de l'un par l'autre. Ils cherchent dans de nouveaux amuſemens, la ſatisfaction qui leur échappe. Jamais tant de détours, tant de ſubtilité, tant d'adreſſe : ils n'en employeroient pas davantage pour arriver à des poſtes élevés, à une fortune éclatante. Ils n'imagineroient pas que c'eſt dans l'étude, dans le travail, qu'il faut chercher ce ſel qui releve les plaiſirs, & qui en eſt le véritable aſſaiſonnement. Paradoxe inſoûtenable, diſent-ils ; morale ſubalterne, qui ne peut s'adreſſer qu'au pé-

dant ou au bourgeois. Ainsi, le soin du domestique, les bienséances du monde, les affaires, les lectures utiles, les conversations soûtenues, sont des diversions fâcheuses qui les irritent, des devoirs importuns dont ils gémissent.

Ils prétendent à la vénération des hommes, & ils ne font rien pour gagner leur estime, qui en est le vrai gage & l'unique fondement. La médiocrité, ou l'abus de leurs talens, les rend inutiles ou dangereux. Voilà les hommes : ils abusent de tout ; ils alterent tout ; ils portent la corruption jusques dans la source même de leur bonheur ; & de-là elle se répand sur leurs plus beaux jours.

CHAPITRE X.

Réflexions critiques.

LA Critique, tout comme l'Anatomie, eſt parvenue à un point de fineſſe & de préciſion, qui fait bien honneur à notre ſiecle : mais, par je ne ſais quelle fatalité attachée aux goûts dominans, comme aux modes nouvelles, trop de gens s'en mêlent, & tout ſe corrompt. La critique eſt le droit des connoiſſeurs : comment ſe conduire avec ceux qui veulent paſſer pour l'être ?

Parmi ceux-ci, qui n'ont ni goût ni méthode, il y en a qui, pour ſe faire une réputation avantageuſe, prennent le parti de tout loüer, d'autres de tout blâmer : quel cas

ferons-nous de la complaisance des uns & de la mauvaise humeur des autres ? J'ai connu un homme qui croyoit de bonne foi que tout ce qui étoit imprimé, étoit bon. Quel homme citez-vous là, dira-t-on ? cette naïveté a-t-elle bien des exemples ? Mais cette fausse délicatesse, qui réprouve tout, est-elle plus respectable ? Ces faux juges usurpent une réputation qu'ils devroient craindre ; car quelqu'un ne leur demandera-t-il pas raison de leurs jugemens ?

Où sont donc les connoisseurs ? Ils sont par-tout où il y a des lumieres & de la candeur : ce sont ceux qui parlent le moins, qui admirent peu, mais qui sont frappés du grand ; qui louent avec plaisir ce qui est bon, qui blâment ce qui est mauvais, mais sans aigreur ; qui ex-

cuſent les négligences, qui pardonnent les mépriſes, & qui ſavent que ſi l'homme peut s'élever quelquefois au-deſſus de lui-même, il retombe plus ſouvent encore, pour payer tribut à l'erreur.

§. N.... demande qu'on juſtifie une expreſſion heureuſe, & qui paroît hardie; en connoit-il la beauté? Quand on cherche la raiſon du plaiſir, on n'y eſt guere ſenſible.

§. Entreprendre d'ôter à la Langue Françoiſe ſes hardieſſes, ſa liberté, n'eſt-ce pas méconnoître ſon génie, ou travailler à le détruire?

C'eſt le propre d'une Langue vivante, & un de ſes avantages, de s'enrichir tous les jours, par les tours nouveaux que les génies heureux lui fourniſſent. Exiger qu'on rende raiſon géométriquement des rapports que l'imagination décele,

c'est avoüer qu'on ne les a point sentis.

Proscrire d'avance tous les tours qui n'ont pas été employés, & ne recevoir que les expressions connues; c'est resserrer le génie, l'étouffer, & introduire dans la littérature une froideur & une sécheresse, qui la feroient bien-tôt tomber dans la langueur. Il est certain que tout n'est pas dit; il est encore plus vrai que toutes les manieres de dire, si j'ose m'exprimer ainsi, que toutes les combinaisons & les développemens des idées connues, ou dont le germe est dans notre ame, ne sont pas épuisés, & ne le seront jamais. Pourquoi donc renvoyer sans cesse les Ecrivains modernes à l'imitation ? Les grands génies s'en sont passés; c'étoit leur privilége. Homere, Corneille, Bos-

ſuet, n'ont imité perſonne. S'il eſt utile, pour former ſon goût, d'avoir étudié les bons modeles; pour devenir modele ſoi-même, & pour travailler de génie, il eſt également néceſſaire de les oublier.

§. Oſerois-je avancer une déciſion qui paroîtra révoltante aux admirateurs outrés de l'illuſtre Racine? C'eſt que Corneille l'emporte ſur lui, non-ſeulement par la grandeur des ſentimens, par la hauteur des idées, & conſéquement par la force du ſtyle, mais encore par la pureté de la diction; je veux dire, que Corneille, quoiqu'il emploie ſouvent des phraſes ſurannées, qui étoient d'uſage lorſqu'il commença d'écrire, viole moins fréquemment la pureté de la Langue, que Racine, quoique celui-ci paroiſſe obſerver une élégance plus continue. Qu'on

ne se prévienne point sur cela ; la discussion seule doit fixer notre jugement ; chacun peut la faire. Si l'on paroît s'être réuni à prononcer en faveur de Racine sur l'élégance & la pureté du langage, c'est qu'étant communément plus clair que Corneille, il exige moins d'application. Or on ne s'avise point de chercher des fautes dans un Ecrivain, qui se fait entendre à tout le monde, qui plaît & qui intéresse. On a raison de tenir cette conduite à l'égard de Racine : mais on n'en doit rien conclurre au désavantage de Corneille, qui maîtrisoit la rime que Racine cherchoit ; ce qui lui a fait souvent employer des tours vicieux, & des expressions irrégulieres, quoique ses idées soient presque toûjours sensibles & suffisamment développées.

§. Les Romans, lorſqu'ils ſont bien écrits, peuvent ſervir à former le goût à certains égards : mais ils gâtent le cœur d'autant plus ſûrement, qu'ils l'attaquent par le plaiſir. La lecture des mauvais Romans eſt une peſte pour l'eſprit & pour le cœur.

Ceux mêmes où l'on a prodigué les graces du ſtyle, ſont-ils toûjours bien dignes de l'accueil éclatant qu'on leur fait ? Ces ouvrages qui nous aſſaillent de toutes parts, fruits informes d'une imagination peu réglée ; ouvrages frivoles, où une ſéduction groſſiere, mais déguiſée par l'artifice de la parole, tient la place du vrai, auquel on ne ſubſtitue pas même le vraiſſemblable ; qui bleſſent les mœurs & qui offenſent la raiſon ; qui, forcés de ſe cacher, & ne pouvant ſoûtenir les regards du

Soleil, attirent malheureusement une curiosité imprudente, qui les arrache à leurs ténebres : ces enfans sans nom & sans aveu, qui deviennent précieux en quelque sorte par leur obscurité même, font aussi peu d'honneur à ceux qui les protegent, qu'à ceux qui les ont produits. Ces Auteurs, s'ils sont dignes de ce nom, corrompent leurs Lecteurs par leurs livres ; & les Lecteurs, à leur tour, achevent de perdre ces Auteurs par leurs éloges,

Quelle perte pour la République des Lettres ; quels regrets pour les cœurs bienfaits, que des gens, qui ont des talens marqués & des ressources dans l'esprit, les aviliſſent en les appliquant à de tels objets ! Ils plaisent néanmoins ; & comme on veut justifier ses préférences, on contraint son goût, on le plie, on

l'aſſujettit, on le force d'acquieſcer à ſes caprices : il s'y habitue, il s'altere, il ne ſent plus ſes mépriſes, & les beautés ſolides tombent dans la diſgrace.

§. Les Auteurs qui ne travaillent que pour plaire, ou que pour toucher ; ceux qui ne parlent ni Grec ni Hébreu, qui ne parlent qu'à l'eſprit ou à la raiſon, & ſurtout ceux qui intéreſſent le cœur, ſont jugés plus univerſellement : leurs ouvrages, quelque ſublimes qu'ils ſoient, ſont, du moins en partie, à la portée du plus grand nombre. Le goût & le ſentiment ſont de la nature : ces facultés ne s'acquierent point, mais elles s'épurent ; & comme il y a une certaine habitude qui perfectionne le goût, il y a auſſi des ſituations très-connues, qui préparent à l'émotion, & qui exercent le ſentiment.

§. Les Poëtes sont nés ce qu'ils sont, disent les Poëtes. Selon eux, pour être Poëte, il faut parler le langage des Dieux, & les faire agir. Jupiter, Bacchus, Cérès, Phébus, Vulcain, Pan, Mercure, & les autres Personnages imaginaires, doivent animer & conduire toutes leurs machines. Or il est impossible d'être né avec l'idée de ces fictions, & il ne seroit pas raisonnable de le prétendre : il n'est donc pas possible qu'on naisse Poëte dans ce sens-là.

Je suis cependant persuadé qu'on naît Poëte, comme on naît Orateur, Peintre, Sculpteur ; & je tire de cette persuasion une autre conséquence, c'est que ni Neptune, ni Thétis, ni les Tritons, ni les Nymphes, ni les Néréïdes, ni les Driades, ni les Amadriades, ne sont

point néceſſaires aux Orateurs, aux Peintres, aux Poëtes, ni aux Sculpteurs, pour inſtruire & pour plaire.

Il faut excepter les Poëmes lyriques, & ſurtout les Opéra, genre nouveau & ſingulier, qui ne reſſemble à rien, & à quoi rien ne reſſemble; où l'on ſacrifie tout au plaiſir des yeux & de l'oreille, & qui eſt devenu ſans conſéquence pour la raiſon.

Je ne nie pas que les fictions des Poëtes, lorſqu'elles ſont appliquées avec art aux ſujets qui en ſont ſuſceptibles, ne répandent beaucoup d'agrément ſur les ouvrages de Poëſie & même ſur les ouvrages de Proſe, où l'allégorie & la fiction ſont employées: mais il ne faut pas en abuſer; & d'ailleurs, eſt-ce bien là ce qu'on nomme proprement de la Poëſie?

C'est le crime des Poëtes, a-t-on dit mille fois, *& non celui de la Poësie :* c'est en vérité une illusion volontaire, que cette apologie qu'on donne pour satisfaisante. Si, pour parler le langage de la Poësie, il faut remplir sa tête & ses écrits des folles allégories & des fictions insipides, qui trop souvent en constituent le fond ; c'est bien autant le crime de l'art, ou plutôt le vice de l'art, que le crime des Artistes.

Cependant la Poësie est un art divin : elle a été consacrée par Moyse & par le Roi Prophete, à célébrer le Créateur de l'Univers & ses ouvrages. Les Dieux du Paganisme n'en doivent donc pas être les héros ; ni les fictions ridicules de leurs Poëtes, en fournir les merveilles. La vraie Poësie consiste à peindre la nature ; c'est la nature mise en

images. Or que peuvent ſervir à cela les folles imaginations des Poëtes, qui la défigurent ?

Ceux qui frondent la Poëſie, font, dit-on, ſoupçonner qu'ils n'en ont pas reçû l'eſprit : ne pourroit-on pas ſoupçonner auſſi ceux qui la louent trop, de vouloir faire croire qu'ils en ſont remplis ?

Les grands Poëtes des ſiecles d'Auguſte & de Loüis le Grand, ont fait d'excellens ouvrages de Poëſie. Ils ont donné des modeles, & n'ont point refroidi ou abaiſſé leur eſprit à donner des préceptes ſur un art qui n'en comporte guere. La plûpart de nos Poëtes, j'excepte ceux qui ſoûtiennent le Théatre, s'épuiſent à donner des préceptes, à preſcrire des regles, à établir des principes, à faire des cenſures aigres & chagrines, & en compoſant

beaucoup de vers, ne donnent point d'ouvrages de Poësie. Horace & Despréaux ont recueilli en peu de mots toutes les leçons qu'on peut prendre dans l'étude des modeles. Ceux qui en ont donné depuis, les ont copiés, ou se sont écartés du vrai. Après eux, il n'est plus question que d'envisager la nature, de prendre le pinceau, & se laisser conduire par son génie. Des avis raisonnés, des maximes en vers ne sont point de la Poësie, & ne prouvent pas un Poëte. Quoiqu'ils affectent presque tous beaucoup de dédain pour le style de la Prose, je ne connois point de versification de nos Poëtes Législateurs, j'ai presque dit Précepteurs, dont le style soit, je ne dis pas aussi raisonnable, aussi net, aussi fort, mais pas même aussi noble, aussi varié, aussi flateur;

où

où il y ait autant de *beau idéal*, autant d'*harmonie imitative*, que dans la Proſe de M. Boſſuet, & dans celle de M. de Fénelon. Eh ! quelle différence pour le vrai ſimple, pour l'*harmonie mécanique*, en un mot pour la vérité & la juſteſſe !

§. Horace eſt un Poëte Philoſophe, qu'il faut lire, plus pour les choſes que pour l'expreſſion.

Virgile eſt un Poëte Peintre, qui attache plus par le coloris que par les traits, plus par l'expreſſion que par les choſes.

Le premier avoit un eſprit d'une meilleure trempe : l'autre avoit plus de talent, & plus l'air de génie.

§. La facilité à bien écrire, ſoit en vers, ſoit en proſe, tient de l'inſpiration : l'habitude ſeule ne la donne pas ; elle vient du génie.

§. Les gens d'eſprit qui connoiſſent le monde, & qui ont une idée juſte des talens, conviennent que les bons Lecteurs ſont très-rares; je croirois même plus difficile de trouver des gens qui liſent bien la proſe dans le ton de ſes divers genres, que de ceux qui liſent bien les vers, où l'on eſt ſoûtenu par la meſure, par la rime, & par une cadence marquée. Quoi qu'il en ſoit à cet égard, il eſt certain qu'il n'eſt pas aiſé de trouver de bons Lecteurs. Cependant ſi l'on admettoit comme tels tous ceux qui s'empreſſent à lire dans les occaſions, & qui par-là ſemblent ſe donner pour modeles de ce talent précieux, quoique médiocre en ſoi, on s'expoſeroit à déſavoüer en détail ce qu'on a affirmé en gros. La complaiſance ne doit pas encou-

rager la préſomption. Un mauvais Lecteur porte toûjours avec ſoi l'inſtrument de mon ſupplice.

§. Les Contempteurs, ou plutôt les Juges trop rigoureux des Anciens, blâment quelquefois ce qu'ils n'entendent point, ſoit dans l'expreſſion, ſoit dans les uſages & les mœurs du tems : les partiſans outrés des Anciens admirent bien auſſi ſouvent ce qu'ils n'entendent pas davantage.

§. Horace recommandoit * la lecture des Anciens, & ſurtout des Grecs. Cependant les contemporains d'Horace, & Horace lui-même, ſont les Anciens que nous eſti-

* *Vos exemplaria Græca*
Nocturna verſate manu, verſate diurna.
Art. Poët.

Nunc veterum libris, nunc . . . .
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ. . . .
Sat. 6. lib. 2.

mons le plus. Il faut qu'il y ait quelque mécompte de part ou d'autre. Il ne dit rien d'Ovide, il n'a point loüé Virgile, il n'estimoit point Plaute : étoit-ce donc alors, comme aujourd'hui, du bon air de ne point paroître frappé du mérite & des talens des gens avec qui l'on vivoit? Etoit-il également nécessaire, pour s'attirer quelque considération dans le monde, d'être mort, & de ne pouvoir plus la justifier ou la soûtenir par quelques productions nouvelles ? Falloit-il au moins être étranger ; & au défaut de l'éloignement des tems, la distance des lieux étoit-elle une circonstance essentielle pour consacrer la gloire des bons Auteurs ?

§. Pour avoir le droit d'alléguer les gens de goût & les connoisseurs, & de les opposer à certains autres

qui jugent par eux-mêmes, il faudroit ſe connoître en gens de goût & en connoiſſeurs; ce ſeroit à peu près ſe connoître à la choſe.

CHAPITRE XI.

De la Nobleſſe.

Et ſiquidem longæ vitæ erunt, in nihilum computabuntur, & ſine honore erit noviſſima ſenectus illorum. *Sap. 3. 17*

LA Nobleſſe eſt une prérogative flateuſe, qui éleve ceux qui l'ont méritée, au-deſſus du reſte des hommes, à meſure que leur vertu les en a diſtingués : elle a cela de particulier, qu'elle tient au nom & non à la perſonne. Elle paſſe aux enfans avec le nom de leurs peres : mais c'eſt une ſucceſſion honorable qu'il faut répudier, ſi on ne veut pas la

recevoir avec toutes ses charges ; & qui exige de celui qui veut la conserver avec honneur, autant de mérite & de vertu que de celui qui l'a acquise.

Les récompenses suivent communément les actions, & la reconnoissance attend les services. Ici, cet ordre qui semble si naturel, est renversé. La Noblesse qui est la récompense de la vertu, n'a pas attendu qu'elle fut dûe ; elle s'offre pour être méritée : ainsi ce n'est pas seulement par émulation, c'est encore par reconnoissance que l'on travaille ; ce ne sont pas des services que l'on rend, c'est une dette que l'on paye.

Les Princes, en récompensant la vertu par la Noblesse, semblent avoir deux vûes générales, toutes deux également loüables : l'une de

récompenſer la vertu, l'autre d'exciter par ces actes de juſtice, l'émulation de leurs Sujets. Un homme noble qui eſt inſenſible à des motifs ſi preſſans, trahit le Prince, trompe la Loi, & marque un dégoût pour la vertu de ſes ayeux, qui fait que la Nobleſſe, qui en a été le fruit, ne ſauroit lui faire honneur. Il abuſe de la plus magnifique de toutes les prérogatives. Il profane ces titres glorieux qu'il a reçûs de ſes peres, à qui ils coûterent jadis tant de travaux : il néglige de cultiver la portion la plus précieuſe de l'héritage qu'ils lui ont laiſſé.

J'y trouve d'ailleurs une double ingratitude, qui eſt de tous les vices le plus bas & le moins pardonné; ingratitude envers leurs prédéceſſeurs, dont ils déshonorent le

nom ; ingratitude envers leur patrie qu'ils privent d'un appui & d'un défenseur, quoiqu'elle leur conserve leurs priviléges.

Peut-être pensiez-vous qu'ils y avoient renoncé; & à des sentimens si peu nobles, vous ne vous attendiez pas de voir unir un opiniâtre entêtement de Noblesse ? détrompez-vous. Ils ne cessent de rappeller le souvenir de ces hommes illustres dont ils flétrissent la mémoire : ils nous racontent leurs exploits, ils nous parlent de leur vertu, sans songer qu'ils se punissent ainsi de leur lâcheté par une comparaison qui en fait la censure.

Rien ne leur manque de ces dehors éclatans, & de cet appareil de grandeur qui leur est si cher : semblables à ces Philosophes fastueux qui affectoient l'ajustement & le

maintien des vrais Philoſophes ; faux ſages, nobles uſurpateurs, dont le vain extérieur n'impoſe qu'à la multitude.

Quelque dignes d'eſtime que ſoient ceux qui conſervent pure & entiere à leurs deſcendans, après l'avoir ſoûtenue avec honneur, la nobleſſe qu'ils reçurent de leurs Ancêtres, il eſt encore plus glorieux de tranſmettre une nobleſſe que l'on ne doit qu'à ſoi-même. Il n'eſt pas permis de douter qu'il n'y ait plus de mérite à relever une naiſſance obſcure, par ſa propre vertu, qu'à montrer des ſentimens qui répondent à l'éclat d'une illuſtre origine.

L'un n'eſt pas toûjours le fruit de la vertu ; ce n'eſt ſouvent que l'effet ou de l'impreſſion que font ſur l'eſprit les exemples domeſtiques d'une vertu couronnée, ou

d'une heureuſe éducation qui ôte le mérite du choix.

L'autre eſt néceſſairement une inſpiration, ùn conſeil de la vertu, qui ſeule, ſans appui, & par ſa propre force, crée ces ſentimens nobles & élevés, opere ces prodiges que nous admirons; on les doit à une détermination libre de la volonté, qui ne s'eſt livrée à la vertu, que pour la beauté de la vertu même.

Mais que dirons-nous de ces hommes, qui ſans reſpect pour la mémoire de leurs ayeux, ſans affection pour leur patrie, ſans généroſité, ſans goût pour la vertu, ſans égard pour leur poſtérité, laiſſent périr dans le ſein d'une criminelle oiſiveté, le fruit glorieux des plus pénibles travaux, & regardent avec une indifférence ſtupide, les

progrès éclatans de leurs contemporains & de leurs ſemblables? comme ſi une gloire étrangere donnoit droit à un repos qu'on n'a pas mérité; comme ſi la condition de ceux qui ſuccedent à des héros, devoit être meilleure que celle des héros eux-mêmes, & que l'on pût joüir de tous les honneurs de l'héroïſme, ſans en avoir ſurmonté les difficultés.

CHAPITRE XII.

Penſées Philoſophiques.

§. QU'EST-CE que l'eſprit? C'eſt un feu dévorant, à qui tout ſert de pature; qui cherche à briller, à éclater ſans meſure, & ſouvent ſans bienſéance. C'eſt une puiſ-

sance fougueuse, qui livrée à elle-même, s'égare sans cesse, & qui après bien des écarts, s'épuise enfin, & tombe dans une sorte d'anéantissement. Également curieux & indocile, l'esprit ose tout sonder, veut tout pénétrer : tout l'humilie ; à chaque pas il touche à ses bornes, & il voudroit embrasser tous les êtres. Puissance orgueilleuse & intempérante, qui sacrifie à son ivresse & à la renommée, le repos de l'humanité, son honneur, ses mœurs, sa réputation, & toute vertu !

Qu'est-ce que la raison ? C'est cette lumiere pure qui nous découvre les moyens qui peuvent lever les difficultés, ou les adoucir, & la voie la plus sûre pour arriver à notre but. Elle est un frein qui captive les caprices de l'humeur,

& la fougue des paſſions ; un guide ſage & ferme, qui regle l'eſſor impétueux de l'imagination, qui réprime les attentats de l'eſprit : elle eſt cette amie fidele qui nous inſpire toûjours une juſte préférence pour ce qui nous eſt plus honorable ou plus utile, & qui nous fait ſentir le danger de ces liaiſons funeſtes, qui ſous le nom d'amitié, nous font partager la honte ou le malheur d'autrui, en nous aſſociant à leurs déſordres.

§. On doit plaire & ſe rendre utile : on ne peut être utile que par la raiſon, parce qu'elle ſeule a la force de tendre à un but déterminé par des moyens convenables & des principes certains. On ne peut plaire ſans elle qu'à un certain ordre de gens qui ne méritent pas le ſacrifice qu'on leur feroit de ſa rai-

son, & dont il est dangereux de rechercher le suffrage.

§. Ces Physiciens religieux qui abusant de leurs recherches pour abaisser l'orgueil des gens de génie, & pour attaquer la présomption que les talens inspirent quelquefois, remontent à leur origine, & la prennent uniquement de la conformation des organes, de la disposition du cerveau, de la force des fibres, de la chaleur du sang, & qui rapportent à la combinaison de ces parties la différence des esprits; ont-ils bien pensé à toute l'étendue de leur principe? ont-ils vû toutes les conséquences qui en naissent? les vertus de tempérament n'y sont-elles pas aussi nécessairement enveloppées que les talens naturels? Réduire ainsi bassement les opérations les plus sublimes de

l'entendement, à un mécaniſme pur, n'eſt-ce pas les dégrader, les avilir, les méconnoître, en oublier l'origine céleſte, dont les reſſors nous ſont cachés? C'eſt de cette même ſource divine que découlent ſur le genre humain, les lumieres, les talens, & les vertus. Ils ſont tous des dons de Dieu; ces dons ne ſont point faits à tous, on le ſait bien: ceux qui les poſſedent, ne doivent point s'en enorgueillir, puiſqu'ils ſont un don; ni chercher à les rabaiſſer, en tatonnant en aveugles, pour en découvrir le mécaniſme, par une ingrate curioſité. On ſait d'où ils nous viennent, & à qui nous devons en rapporter la gloire: mais on ignore comment ils nous viennent, & comment on peut les conſerver.

Perſonne n'ignore qu'on ne puiſſe

les perdre : mais c'eſt ſouvent par notre faute, & toûjours par une économie impénétrable à nos foibles regards. Il eſt vrai qu'une maladie qui aura changé la qualité de notre ſang, & altéré l'harmonie des fibres de notre cerveau, peut éteindre ſans reſſource les lumieres de l'entendement, & effacer les impreſſions qu'une longue étude y auroit gravées : mais n'eſt-il pas également vrai, qu'un accident de même eſpece peut troubler notre raiſon, combler pour quelques momens, & peut-être pour toûjours, les traces de la vertu dans nos cœurs; & faire commettre des crimes à l'homme en apparence le plus confirmé dans la pratique de ſes devoirs ? Ce dernier renverſement, bien plus déplorable & plus humiliant que le premier, eſt encore

plus

plus fréquent, quoiqu'ils ſoient l'un & l'autre aſſez rares.

Les mêmes haſards favoriſent ou combattent les talens naturels, & les vertus de tempérament : l'éducation, les ſociétés, les climats divers, les mœurs du pays où l'on habite ; tout y nuit, tout y ſert ; tout les étend ou les fortifie, les altere ou les détruit.

§. Les abeilles ſont étonnantes, dit-on, & leur art paſſe tout l'art des hommes, dont les montres ſont les chefs-d'œuvre. J'en demeure d'accord, ſi l'on veut même à l'égard des caſtors & des éléphans : mais qu'on y prenne garde. Ce que ces animaux ſont de ſi admirable, ils ne peuvent s'empêcher de le faire ; c'eſt en eux un inſtinct néceſſaire qui les domine, qu'ils ne menent point, & dont ils ne ſont point

les maîtres, dont ils ne sont que les instrumens & les ministres : ils sont merveilleux par nature, & comme malgré eux ; on ne leur doit pas plus d'éloges pour leurs opérations uniformes & régulieres, qu'on en doit aux arbres qui portent des fleurs & des fruits, & au Soleil de ce qu'il éclaire la terre. Leur méthode n'a que l'air de génie : mais que seroit-ce qu'un génie qui répéteroit toûjours la même image?

§. La Philosophie a quelques traits de la Religion : toutes deux célebrent la vertu, & condamnent le vice ; toutes deux enseignent à mépriser le luxe, le faste, les vains plaisirs : l'une & l'autre renoncent aux emplois & à la puissance. Les richesses leur sont à charge, & les applaudissemens les importunent ; elles sont au-dessus de l'opinion &

des préjugés ; elles rapportent tout à la Vérité éternelle. Elles n'offenſent perſonne, & elles ſavent endurer les injures qu'on leur fait ; elles reçoivent à peu près du même œil, la bonne & la mauvaiſe fortune, & en tirent les mêmes avantages.

La Religion a ſes allarmes, & la Philoſophie ſes précautions. Dans les occaſions d'épreuve, le vrai Chrétien, malgré une ſainte confiance, ſe défie de ſes propres forces, & malgré l'eſpoir de la victoire, craint toûjours de ſuccomber. Le Philoſophe ſe roidit pour réſiſter ; l'un & l'autre fondent leur mépris, ou leur courage, ſur le peu de valeur des biens enchanteurs qui leur ſont offerts : ils ſavent les rejetter, parce qu'ils ſavent les mépriſer ; avec cette différence, que l'un porte ſon ſacrifice au thrône de Dieu,

& que l'autre le fait à sa raison. Tous les deux veulent avoir l'esprit libre, & l'ame tranquile.

Les vertus du Chrétien & celles du Philosophe, sont la modestie, la simplicité, la modération, la prudence, la sincérité, la fermeté mâle à dire la vérité, la haine de la flaterie, l'amour du travail, de l'étude, & de la contemplation : voilà en partie les vertus qui leur sont communes.

Si les gens du monde entendoient bien leurs intérêts, le vrai Chrétien & le Philosophe seroient plus de leur goût. Ils devroient les aimer davantage : ils ne les trouvent jamais en concurrence ; ils ne les voyent point leur disputer les biens, ni les distinctions qu'ils recherchent si avidement, ni même les suffrages de la multitude dont ils sont si idolâtres.

§. Les disgraces où tombent les favoris des Rois, sont de la nature des signes & des prodiges, dont on voit les effets merveilleux & dont on éprouve la puissance, sans en pouvoir pénétrer les causes.

§. Tacite a dit de Galba, qu'il étoit plutôt sans vices, que vertueux. Des motifs de bienséance, ou de politique, dérobent les vertus, ou cachent les vices : mille circonstances qu'il est impossible de marquer, peuvent rendre ces déguisemens nécessaires, suivant les maximes du monde : mais l'ame ne se tient point dans cette neutralité. La lumiere naturelle lui a découvert le bien & le mal : il faut qu'elle approuve, ou qu'elle condamne ; qu'elle résiste, ou qu'elle se rende.

Si, pour être véritablement vicieux, il falloit des vices grossiers,

& des forfaits flétrissans ; si, d'un autre côté, les vertus devoient être nécessairement éclatantes, & un héroïsme Chrétien ou Philosophique, on pourroit dire que les hommes ne sont communément ni vicieux, ni vertueux : soit crainte, soit éducation, ils se garantissent pour la plûpart de l'infamie publique, & les exemples d'une vertu sublime ne sont que trop rares. Mais comme les plus grandes vertus n'ont guere d'autre récompense que la gloire du bon témoignage que l'on peut se rendre à soi-même, & qu'à peine laisse-t-on tomber quelques bienfaits sur celles qui sont utiles à la patrie ; de même, les vices les plus crians demeurent impunis ; l'on ne réprime que ceux qui attaquent le repos de la société, comme le vol, le meurtre, &c.

Mais l'envie, l'ingratitude, la trahiſon, la perfidie, qui ne bleſſent que les particuliers, ſont abandonnées à leur mépris ou à leur généroſité.

§. La joie & la douleur nous rendent extrêmement délicats. L'on ne dit rien impunément aux perſonnes qui ſont dans l'une de ces deux ſituations : on les flate, ou on les irrite. Elles ont donc cela de commun entr'elles, qu'elles rendent ſenſible aux atteintes les plus légeres, & attentif aux démonſtrations les plus imperceptibles en bonne ou en mauvaiſe part. Ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que cette attention ne ſoit point troublée par l'agitation & le déſordre que ces deux paſſions produiſent dans l'ame.

§. *Parlez afin que je vous voye*, n'eſt

pas aussi absurde qu'on le dit. Les conjectures par la phisionomie ne sont pas toûjours vraies, témoins Alexandre, Corneille, la Fontaine, M. de Turenne, &c.

§. J'ai quelquefois ennuyé les sots, ils me le rendent bien.

§. Plus on s'efforce de dire que les hommes ont besoin d'une bonne éducation; plus on s'applique à la leur donner, & mieux on prouve qu'ils sont nés sauvages; car l'éducation n'est autre chose qu'une nature artificielle, dont on veut couvrir la premiere.

§. L'attrait qui porte les enfans sans choix, mais par un instinct aveugle, vers ce qui doit leur plaire, prouve la force du penchant, & la puissance de la nature, sans le secours de l'habitude. La résistance que les vieillards sentent

dans leur propre cœur, à ſe détacher des objets qui ſont ſur eux, depuis long-tems, une impreſſion de plaiſir, prouve la force de l'habitude indépendamment du penchant.

§. Ceux qui, pour donner une idée juſte & préciſe des plaiſirs, ont dit qu'ils n'étoient autre choſe que nos beſoins ſatisfaits, ont plutôt donné une idée générale des biens, qu'une définition exacte des plaiſirs. J'aimerois mieux les définir nos goûts ſatisfaits.

§. L'amour propre des autres n'eſt pas toûjours bleſſé du mérite qui leur manque; il le releve quelquefois, dût-il s'en humilier. Ce ſentiment s'allie avec la vanité même, & peut-être en vient-il. On compte ſur les compenſations. Il y a des mérites d'état auxquels on

renonce sans répugnance, & qu'on est suffisamment flaté de connoître & de faire valoir: c'est y avoir part, que de s'y intéresser & de les produire au grand jour. Je m'étonne que les hommes qui aiment si fort à faire parler d'eux, ne soient pas plus souvent tentés de faire des découvertes si généreuses, ne fût-ce que par vanité & pour faire honneur à leur goût.

§. Celui qui se vante, on l'examine, on le discute, pour s'assûrer s'il vaut en effet autant qu'il le promet; on lui retranchera à proportion de ce qu'il aura usurpé.

Celui qui se resserre, qui se recule, on l'appelle, on l'excite pour découvrir s'il ne vaut pas mieux qu'il ne semble le sentir; on lui rendra au centuple de ce que sa modestie avoit voilé.

§. A qui eſt-ce à ſe corriger ? eſt-ce aux cenſeurs, ou à ceux qui cenſurent ? Les premiers auroient-ils donc plus de tort de ſe plaindre de ce qu'on dit, ou de ce qu'on fait de choquant, que les autres n'en ont de le dire, ou de le faire ?

§. Un fils tendre & bien aimé, & en même tems heureux époux, s'il ſe voit, par un accident imprévû, forcé de quitter la vie, regrettera également ſa mere & ſon épouſe : mais par un ordre de ſentiment bien divers ; ſa mere, moins par la peine qu'il aura de la quitter, qu'à cauſe de la douleur qu'elle aura de lui ſurvivre ; ſon épouſe, moins à cauſe de la déſolation où il la laiſſe, que parce qu'il rompt pour toûjours une ſociété délicieuſe, & qu'il perd des momens heureux, dont il avoit crû pouvoir joüir avec elle. En

effet la perte est irréparable pour la mere, & ne l'est pas pour la jeune veuve.

§. Il est un ordre de gens estimables, qui se trouvent placés entre les Grands & le Peuple. Le Peuple qui est éloigné des Grands, ne les voit qu'en perspective ; il les croit plus grands qu'ils ne sont. Les Grands sont à une prodigieuse distance du Peuple ; il lui paroît plus petit & plus méprisable qu'il ne l'est en effet. Ceux qui ne sont ni Grands ni Peuple, sont au point de vûe des deux extrémités : ils les voient à une distance à peu près égale ; ils apprécient les Grands & le Peuple à leur juste valeur, & tirent parti des uns & des autres.

§. Sans vouloir faire l'apologie de la malice des hommes, ne seroit-il pas permis de dire qu'on l'a

bien exagérée? Je ne ſuis pas le premier qui a dit ceci ; mais un plus grand nombre encore les comparant lâchement aux brutes, s'eſt récrié par une déclamation faſtueuſe, que les bêtes reſpectoient leur eſpece, & n'attaquoient que les plus foibles. Quelle ſorte de généroſité! Croiroit-on qu'on pût prendre de cette tyrannie des animaux, une raiſon de les préférer aux hommes? Mais à qui donc veut-on qu'ils s'en prennent, ces hommes, ſi ce n'eſt à leurs ſemblables, avec leſquels ſeuls les liens indiſſolubles de la ſociété, les affaires, le commerce, les guerres auſſi anciennes que le monde, les mêlent inceſſamment? C'eſt de quoi nous nous plaignons, réplique-t-on ; l'ancienneté des guerres & des diviſions, le meurtre du premier frere, voilà nos ar-

gumens. Qu'est-ce que cela signifie ? que les hommes ont des passions ? ne le fait-on pas ? y a-t-il quelque puissance humaine qui puisse les réprimer ? cela nous rappelle-t-il encore que les possessions ont été divisées, & que l'on a mis des limites aux champs ? Que ne les enleve-t-on ? que ne ramene-t-on ces tems heureux de l'enfance de la nature, ou plutôt de sa grande vigueur & de ses beaux jours, où tous les biens étoient communs, & la propriété ignorée ? On retrouveroit des hommes libres, sans envie, sans férocité.

Faites le même essai sur vos brutes : lâchez une proie commune à deux lions, à deux chats, à deux chiens, je dis même aux animaux que nous renfermons dans nos ménageries ; & vous verrez comme ils respecteront leur espece.

§. C'eſt une choſe étrange que l'opiniâtreté, l'entêtement, & la férocité de certains hommes : j'en ai connu de qui je n'ai jamais pû arracher l'aveu de leur mépriſe dans les circonſtances mêmes les plus frappantes & les plus ſenſibles : l'amour exceſſif de la diſpute fait encore donner des gens, d'aſſez bon eſprit d'ailleurs, dans ce travers. Quel orgueil, ou plutôt quel aveuglement, de vouloir faire conſacrer une opinion, que quelquefois le haſard ſeul, ou la chaleur de la converſation a fait adopter ſans choix, ſans précaution ? Eh ! pourquoi tant de réſiſtance à abandonner une propoſition qu'on ne peut défendre, & qu'on auroit attaquée peut-être avec emportement chez autrui ? Il me paroît auſſi beau d'avoüer, ſans héſiter, qu'on s'eſt trompé, que de

ne se tromper jamais : l'un seroit plus heureux, l'autre est plus loüable.

§. Ceux qui veulent donner à leur esprit les allures du génie, qui l'excitent, qui le tourmentent, qui veulent en avoir ; ceux-là n'en ont point : ceux que leur génie échauffe, agite, tourmente, ceux-là en ont.

§. Quel étonnement, si l'on songe par combien de façons ont passé une épingle, une aiguille, avant que d'arriver à ce point de perfection qui les rend si utiles ! De même si l'on fait effort pour se rappeller toutes les formes qu'a dû prendre un riche, un homme de fortune, avant son apothéose, seroit-on tenté de le regarder comme un Dieu ?

§. On est à peu près également disposé à faire valoir un Ecrivain qui vivoit plusieurs siecles avant nous,

nous, & celui qui eſt né à deux cens lieues de nos climats : mais comme ce jugement biſarre eſt réciproque entre les nations qui ſont mutuellement étrangeres, il arrive qu'il devient inutile contre la gloire des bons Ecrivains, qui retrouvent ailleurs ce qu'on leur refuſe chez eux; ainſi l'injuſtice qu'on leur fait eſt à pure perte.

§. Les gens de bonne foi ſont naturellement confians : au contraire il eſt rare que ceux qui ont du penchant à ſoupçonner la fidélité d'autrui, ſoient eux-mêmes exempts de ſoupçons. Un honnête homme ne craint pas la fraude, & il eſt trompé : ceux qui n'ont que les dehors, le faſte impoſant, l'aſſûrance intrépide de la probité, craignent d'être trompés, & ils trompent.

§. Il n'appartient pas à un simple particulier de prétendre à se faire aimer ; il est réduit à se faire estimer. On n'aime pas toûjours les hommes que l'on admire ; ils s'en consolent parce qu'on ne peut s'empêcher de les estimer.

§. Qui est-ce qui refuse d'honorer les Grands, & ces hommes qui ont fourni une longue carriere ? Mais ces vieillards qui n'ont fait que durer ; ces Nobles qui n'ont sû lire que leurs archives, & qui n'ont montré à leurs successeurs d'autre Logique que leurs titres, qu'en dit-on, &, surtout, qu'en pense-t-on ?

§. Ce n'est pas l'attache à la vie qui fait estimer & rechercher les Médecins: si c'étoit le seul motif de la confiance qu'on leur témoigne, elle seroit sans fondement. Il ne leur a pas

été donné de prolonger la vie : mais leur art leur enſeigne à maintenir la ſanté, qui eſt le bien le plus précieux de cette vie, dont nous faiſons un ſi mauvais uſage, & qu'il eſt non-ſeulement permis, mais même loüable, de préſerver de ce qui peut y porter atteinte. Il eſt donc raiſonnable de chérir, d'eſtimer ceux qui en connoiſſent les moyens, & qui s'appliquent à les multiplier.

§. On fait cas de ce qu'on tient des gens, à proportion du cas qu'on fait des gens mêmes ; c'eſt ce qui rabaiſſe le mérite des ſacrifices des gens obſcurs, ou qu'on regarde comme tels, & ce qui releve le prix des plus légers préſens d'un Grand, ou d'une Maitreſſe.

§. Le Philoſophe retiré, dans ſes bois ou dans ſon cabinet, lorſqu'il

en ſort, paroît au monde plus ſévere, plus rude, plus agreſte. Le monde lui paroît plus frivole, plus ridicule. Après qu'il y a vécu quelque tems, on le trouve plus acceſſible, plus ſociable, &, dit-on, plus raiſonnable. De ſon côté, il paroît moins choqué des travers des hommes. Le monde eſt-il devenu plus ſage? non: notre Philoſophe s'eſt un peu corrompu, il reſſemble un peu au monde, il commence à y gagner quelque eſtime.

§. On ne peut pas impoſer avec autant de ſuccès ſur l'eſprit que ſur les mœurs. Les hipocrites en les vantant au dehors, quoiqu'ils les offenſent en particulier, rempliſſent les bienſéances, évitent le ſcandale, & trompent le grand nombre. Les ſots ou les hipocrites en fait d'eſprit, ſe déclarent dès qu'ils ſe

montrent, & ſouvent ſans qu'ils proferent une ſeule parole.

§. Loüer toûjours froidement, eſt une marque certaine de la médiocrité d'eſprit : chacun loue ou cenſure à proportion de ce qu'il voit dans les objets ; de-là cette lenteur, cette molleſſe, ce calme dans certains eſprits, où d'autres s'animent, & ſont pénétrés d'admiration.

§. Il y a de l'injuſtice, je dirois preſque de la brutalité & de la malice, à procéder avec les gens à grands talens, ſelon leur état & leur naiſſance ; ils ſont un ordre à part : les Grands qui vivent avec eux, l'ont décidé ainſi. Si quelques-uns ſe rendent indignes de cet honneur par leur conduite, ou par l'abus de leurs talens mêmes, on ne s'y méprend point.

§. La distraction est une foiblesse de l'esprit ; c'est l'impuissance d'embrasser plusieurs objets à la fois, ou un grand objet dans toute son étendue.

On se prévient quelquefois pour les gens distraits & pour les gens timides. On suppose que les premiers sont des gens intérieurs occupés de spéculations profondes, & de recherches importantes ; & l'on tient compte aux gens timides de ce qu'on veut bien croire que leur embarras leur fait perdre. Avec quelque attention, on découvriroit presque toûjours que les uns ne pensent à rien, & que les autres sont déplacés.

Sur cette prévention favorable que le vulgaire prend pour les gens qui paroissent préoccupés, il arrive assez souvent qu'on rencontre de

ces prétendus méditatifs qui jouent la diſtraction ; petits eſprits d'autant plus mépriſables, qu'ils ſont les dupes d'un faux préjugé, qui n'affecte que leurs pareils.

Ces diſtraits artificiels, ces léthargiques de bonne volonté, qu'on les tranſporte autour d'une table de jeu, ou en préſence du Monarque ; à leur abſtraction de commande, on verra ſuccéder une attention ſcrupuleuſe aux plus légers mouvemens & aux plus petits détails.

Le faux diſtrait eſt un homme qui ſe cache de lui-même. Le diſtrait qui ne peut s'empêcher de l'être, eſt celui dont l'eſprit n'a ni aſſez de force, ni aſſez d'étendue, pour ſaiſir tous les objets de ſes études, & pour apprécier les circonſtances où il ſe rencontre.

Par la maniere dont on parle communément des gens timides, il ſemble qu'on ſoit tenté de faire une vertu de la timidité. Elle a quelquefois une ſource loüable, mais alors c'eſt de la modeſtie. Preſque toûjours la timidité, qui, lorſqu'elle eſt pouſſée à un certain point, fait le ſupplice des gens timides, & de ceux avec qui ils vivent; cette eſpece de timidité qui eſt très-rare, a pour principe la bêtiſe ou l'orgueil, & ſouvent l'un & l'autre, qui vont très-bien enſemble. Elle n'eſt pas plus une qualité du cœur, que la diſtraction n'eſt un avantage de l'eſprit. Elle prend quelquefois ſa ſource dans l'orgueil, & alors elle eſt ce ſaiſiſſement qui ſuſpend les mouvemens de l'ame, à l'approche de ces momens déciſifs qui, en tout genre, doivent juſti-

fier les prétentions. Elle eſt quelquefois l'effet de la bêtiſe ou de l'ignorance ; c'eſt-à-dire, de l'impuiſſance abſolue de payer de ſa perſonne dans les circonſtances où l'on ſe rencontre, ou de l'idée exceſſive que l'on a priſe des perſonnes devant qui l'on va paroître.

En général, la timidité vient ou du manque d'habitude du monde, ou du ſentiment de ſa propre inſuffiſance ; du deſir de faire très-bien, ou de la crainte de faire trop mal.

La timidité dont nous parlons, eſt la vertu des ſots ; celle qu'on peut prendre pour la modeſtie, eſt la vertu des gens de mérite.

Il eſt rare que la timidité ſoit feinte, comme la diſtraction. C'eſt que la diſtraction, comme nous l'avons dit, eſt quelquefois impo-

ſante, & la timidité preſque toûjours mépriſée. Or l'orgueil ne peut guere s'abbaiſſer juſques-là, ſi ce n'eſt ironiquement, & pour frapper de grands coups.

La timidité eſt une défaite anticipée, & qui précede l'action. Un homme timide eſt un homme vaincu d'avance, & qui n'auroit pas dû ſe préſenter au combat. Il a communément de la malignité dans le cœur ; ſon petit eſprit y couve l'envie, qui eſt le vice des ſots : ſi l'on s'aviſe de le pouſſer à bout, il devient furieux ; & il décele le principe de ſa miſere.

L'audace & l'effronterie qui ſont oppoſées à la timidité, ſont encore plus choquantes dans la ſociété, que la timidité n'y eſt incommode. On doit y apporter une aſſûrance noble & modeſte. Quand on ſait

choiſir ſes liaiſons, on l'y puiſe.

La timidité eſt le défaut des gens obſcurs, ou ſans talens. La diſtraction feinte ou véritable, eſt le foible des gens bornés & des petits eſprits. La modeſtie eſt la vertu des gens d'un vrai mérite, comme l'humilité eſt la vertu du Chrétien. On peut admettre quelques exceptions ſur les trois premiers articles; on en connoît des exemples qui ſont reſpectables.

§. Quoique l'utilité publique doive être le principal objet des travaux d'un citoyen, ce n'eſt point par-là qu'il faut apprécier les ouvrages de littérature, mais par la meſure de génie & le degré de talens qui ont été néceſſaires pour les produire; ſans quoi l'invention de la charrue, & l'art de faire du pain, mériteroient les plus grands éloges.

Les ſervices que les gens de Lettres, qui ne prophanent pas leur talent, rendent à la ſociété, ſont moins ſenſibles, & n'en ſont pas moins réels. Ils ſont auſſi univerſels, parce qu'ils contribuent à adoucir les mœurs des hommes de toute condition, par l'inſtruction ou par l'exemple. Les gens de Lettres ſont les peres nourriciers de l'eſprit, & les hérauts de la raiſon.

CHAPITRE XIII.

De l'Envie.

§. JE ne comprens rien au ſyſtème de l'envie; il eſt bas, il eſt faux, il eſt contradictoire, il mortifie l'amour-propre, il bleſſe la vanité

de ceux-mêmes qui s'y abandonnent. L'envie eſt un aveu humiliant d'une ſupériorité qui nous importune.

J'ai été toûjours étonné que ce travers eût autant de cours (car le fond de celui-là n'eſt pas le plaiſir), & que les hommes qui ont tant d'orgueil, veuillent ſe déterminer à dire hautement que tel & tel ſont au-deſſus d'eux (c'eſt le dire, que leur porter envie). Ainſi ils vont contre leur deſſein même, & nuiſent à leur propre malice. Ils publient ce qu'ils voudroient de tout leur cœur ou cacher ou détruire.

Il faut tout dire : il entre communément de la ſtupidité dans l'envie ; & c'eſt aſſez la paſſion des ſots, ou des gens outrément méchans.

Quoi de plus abſurde, que d'être offenſé des talens ou de la fortune

des autres? Indépendamment de ce que ces avantages ne sont pas pris sur nous, on devroit, ce semble, souhaiter de trouver par-tout, des gens d'esprit; ils instruisent, ils amusent; leur conversation est agréable: des gens riches; ils servent au moins à la décoration du spectacle.

Les envieux vont encore contre leurs desseins par une autre voie: ils veulent étouffer le mérite, & ils le relevent; il se soûtient malgré leurs atteintes; je dis plus, il s'augmente: car encore il est bon d'avertir les envieux que leur malice & leur fureur sont les aiguillons les plus pressans, pour porter à la vertu, & pour réveiller les talens; que le mérite qui a excité la jalousie la plus effrénée, est précisément celui qui a fait la plus grande fortu-

ne ; & que ce qu'il y a de plus flateur & de plus honorable dans les ſituations diſtinguées, c'eſt d'être envié.

§. L'envie écarte les ſujets de converſation qui pourroient faire éclater le mérite des autres. Ainſi elle reſte toûjours ignorante.

§. Je trouve quelques rapports entre l'envie & la paſſion du jeu. Elles ſont auſſi dangereuſes, quand elles ſont extrêmes, par les moyens qu'elles emploient, que par les effets qu'elles produiſent.

L'envie a un plus grand nombre d'objets : elle embraſſe tous ceux de la félicité des hommes ; talens, honneurs, réputation ; tous les avantages d'autrui, ſont l'objet de ſes vœux impies : elle voudroit tout détruire, ou tout envahir.

Les richeſſes ſurtout irritent leur

fureur; c'eſt-là qu'elles ſe réuniſſent & ſemblent ſe confondre.

Tout ce que la paſſion du jeu, lorſqu'elle eſt effrénée, emploie de ruſes, de ſtratagèmes, de baſſeſſes, de noirceurs, de perfidies, pour réparer ſes pertes, ou pour groſſir ſes gains iniques; l'envie le mettra en œuvre pour enlever les honneurs, pour affoiblir le crédit, pour décrier les talens, pour ternir la réputation, pour uſurper les biens d'autrui; le crime même ſera employé pour lever les difficultés qui les arrêtent, ſi le crime peut les lever. Que de piéges tendus à la bonne foi & à la confiance! quelles trahiſons ſous les fauſſes apparences de l'honneur! quels abus des confidences les plus intimes! quels attentats contre les lois de la ſociété les plus reſpectées! Ces

deux

deux paſſions ſont les plus cruelles ennemies de ſon repos. La ſageſſe du gouvernement a mis un frein à l'une des deux : on ne peut punir l'autre que par le mépris, ou par l'infamie.

§. L'envie eſt d'une inconſéquence qu'on auroit peine à imaginer. On a vû des gens d'eſprit, & même des gens de génie, dans la carriere des Sciences & des Arts, nier des talens qui avoient le ſceau de l'admiration publique, & chercher une origine ſuſpecte & preſque honteuſe aux ſuccés de leurs concurrens. Cela paroît d'autant plus abſurde, que c'eſt à peu près ſur les mêmes principes qu'ils ont été applaudis à leur tour. Ils ne ſauroient conteſter à leurs rivaux la gloire qu'ils ont acquiſe, ſans mettre leur propre gloire en péril.

Il y a dans l'opinion des hommes un fond de gloire qui eſt inépuiſable. Il y en a pour tous les arts, pour tous les talens, pour toutes les conditions. Quand la terre ſeroit peuplée de héros, & le monde rempli de nouvelles merveilles, l'admiration de ſes habitans ne ſeroit pas laſſée. Diſputer à ceux qui l'ont méritée leur portion de gloire, c'eſt accuſer le Public d'aveuglement ou d'injuſtice; & cela fait pitié. Accuſer le Public d'un aveuglement perſévérant, c'eſt avoir renoncé ſoi-même à toute lumiere : & pour l'injuſtice, un particulier, quel qu'il ſoit, eſt un ſi petit atome, eu égard au Public, qu'il y auroit un orgueil ridicule à préſumer qu'il voulût bien s'en occuper aſſez pour lui nuire; ce ſeroit tout au plus pour le punir.

§. La jalousie entre des concurrens ne produit pas d'aussi grands excès que l'envie : mais elle fait commettre de grandes fautes, & bien des injustices. Elle seroit peut-être utile si elle n'inspiroit que de l'émulation à ceux qui courent la même carriere. Le desir de surpasser ses rivaux, & les efforts qu'on fait pour y réussir, honorent les émules, & servent au progrès des arts. Mais quand on cherche à suppléer l'impuissance de vaincre, par la fraude ou par l'abus de l'autorité, l'émulation, qui est si noble & si loüable en elle-même, dégénere : elle n'est plus qu'un manege artificieux, une soupleſſe infame, digne à peine des trafics les plus bas.

§. Il est une autre sorte de jalousie entre ceux que les lois de la

société ont rapprochés, mais entre lesquels la nature & l'éducation ont mis un grand intervalle. Pour qu'il ne s'éleve pas là des mouvemens de jalousie, il faut que ceux qui ont l'avantage des talens & de l'éducation gardent bien des ménagemens : il faut qu'ils aient des attentions, qu'ils soient remplis d'égards ; qu'ils aient de la retenue, de la patience, & même de la modestie : il faut enfin qu'ils fassent ce que les autres devroient faire.

CHAPITRE XIV.

De la générosité & de la reconnoissance.

JE considere la générosité sous l'acception de libéralité, & la re-

connoiſſance dans le ſens de gratitude.

Ces deux vertus ſe ſuppoſent mutuellement; on ne peut parler de l'une, ſans penſer à l'autre: l'une eſt l'occaſion, la cauſe; l'autre eſt l'effet.

Le degré de généroſité doit régler le degré de reconnoiſſance. La maniere d'obliger, les circonſtances où l'on oblige, fixent la nature des ſervices, les relevent, ou les laiſſent dans l'ordre commun. La reconnoiſſance doit s'y conformer, & y être proportionnée.

Il faudroit donc réunir ſous un même point de vûe les principes de la généroſité & les devoirs de la reconnoiſſance, afin de les aſſortir enſemble, & de les tempérer les uns par les autres.

Il y a tant de manieres d'obliger,

tant de services différens à rendre ; que pour les apprécier avec exactitude, & y adapter la reconnoissance avec précision, il faudroit se livrer à de grands détails, à des estimations délicates, enfin composer un traité en forme. Or ce n'est point du tout mon dessein. Ce préambule n'est déjà que trop long pour ce que j'ai à dire.

La générosité est un sentiment noble & libre. La reconnoissance est un sentiment naturel & nécessaire ; l'un est de pure volonté, l'autre est un devoir.

Entre celui qui rend un service généreusement, & celui qui le reçoit, il se fait un pacte tacite, dont les conditions ne sont écrites que dans le cœur, mais qui sont aussi sacrées, aussi inviolables, que les lois les plus étroites.

La généroſité eſt une diſpoſition du cœur à ſe détacher d'une partie des avantages que nous poſſédons, ou pour l'utilité publique, ou pour le bien des particuliers. Elle eſt excitée par la ſenſibilité ſur le malheur d'autrui, ou par l'amour de la patrie. Ce détachement, cette ſéparation d'une partie de ce qu'on poſſede, & dont perſonne ne nous diſpute la joüiſſance, eſt une ſorte de courage bien rare. On en peut juger par la diſpoſition oppoſée qu'on trouve ſi ſouvent chez des riches mêmes éclairés, & par le peu d'effets qui en réſultent en général.

La reconnoiſſance eſt un ſentiment délicieux pour les cœurs bien faits, qui renvoie ſans ceſſe à leur ſource les dons de la généroſité.

Celui qui oblige, doit ſe dépar-

tir de la reconnoissance, sous peine d'être accusé de tyrannie & d'oppression.

Celui qui a reçu des bienfaits, est assujetti à la reconnoissance, sous peine d'infamie.

Plus on demande de sacrifices à la générosité, moins on charge la reconnoissance ; plus on exige de tributs de la reconnoissance, plus on affoiblit le mérite de la générosité.

Pour mériter des éloges, la générosité doit guérir des maux réels, ou faire des établissemens utiles. Elle doit être aussi persévérante que les besoins auxquels elle prétend pourvoir. Elle sera courageuse & ferme, mais sans ostentation.

La reconnoissance n'a jamais de dispense dans aucun cas ; seule-

ment, elle eſt un peu ſoulagée par la dureté ou par la lenteur des ſervices.

Obliger en vûe des rétributions de la reconnoiſſance, c'eſt un trafic : s'occuper des éloges & des adulations que la généroſité peut attirer, c'eſt vanité.

Auſſi dit-on qu'il faut obliger pour le plaiſir ſeul de faire du bien, ſans ſonger à la reconnoiſſance, & ſans y compter.

Cela eſt évident à l'égard des ſervices rendus pour le bien public, & des établiſſemens faits pour l'avantage du ſiecle & de la poſtérité.

Les ſervices & les bienfaits qui intéreſſent le Public, payent le bienfaiteur par la grandeur de l'objet : ils contribuent à ſon bonheur, & ſervent à ſa gloire. La perpétui-

té du service qu'il a rendu, lui tient lieu de récompense. Il n'en doit point attendre qui soit directe & particuliere. Ses contemporains, & surtout la postérité, parleront de lui, & jamais à lui. Il leur répondra sans cesse, & les attachera toûjours par le même service. Rien n'est si flateur & si satisfaisant, que d'avoir acquis le droit de se dire à soi-même, qu'on a été utile, & qu'on le sera toûjours.

Je pense de même, & j'approuve ces différentes dispositions à l'égard des particuliers, précisément dans le tems qu'on cherche & qu'on travaille à leur être utile. Rien alors n'inspire la défiance & ne conseille les précautions.

Mais quand des circonstances ou des conjonctures nouvelles me découvrent que celui que j'ai obli-

gé eſſentiellement, eſt un ingrat, qui a oublié ce qu'il me doit, ou qui en abuſe ; je le juge alors, ſi l'on veut, ſans retour vers moi : mais convaincu de ſon ingratitude, je ne ſaurois m'empêcher de la voir & de la ſentir. Je ſuis offenſé de l'ingratitude, non parce qu'elle trompe un eſpoir de retour que j'euſſe conçu, non parce qu'elle viole les droits naturels que les bienfaits donnent ſur les cœurs, mais parce qu'elle eſt ingratitude.

Avant que d'obliger N..... j'ignorois que ce vice fût dans ſon cœur ; j'étois auſſi éloigné de le ſoupçonner, que de m'en inſtruire ; je n'y ſongeois point. Celui qui ſeroit capable de prendre cette baſſe précaution, ne mériteroit pas d'être né généreux, & même ne le ſeroit pas en effet.

J'ignorois donc les diſpoſitions du cœur de celui à qui je prodiguois mes bons offices ; je ſavois l'état de ſa fortune ; ſes beſoins m'étoient connus, cela me ſuffiſoit. Je les ai adoucis, je ne m'en repens pas ; &, comme on dit, je le ferois encore, ſi j'avois à le faire.

Mais, puiſque j'ai fait un ſacrifice, m'eſt-il défendu de voir qu'on l'oublie, & d'en être touché ? Non, ſans doute. Je juge alors mon ingrat, en faiſant une abſtraction ſévere de tout rapport entre lui & moi. Je dis qu'il eſt un ingrat, parce qu'il l'eſt effectivement, & par conſéquent, indigne de recevoir des bienfaits : car enfin, en général & de droit naturel, il étoit obligé à la reconnoiſſance ; on ne peut le nier. Je dis donc qu'il eſt un ingrat,

comme je dirois de quelqu'un qui auroit fait une lâcheté, une baſſeſſe, une mauvaiſe action, qu'il eſt un mal-honnête homme.

Je dis de mon ingrat que je l'eſtime moins ; que fais-je ? que je le mépriſe, à cauſe du vice d'ingratitude que j'ai découvert en lui, & dont je n'ai pû être inſtruit qu'après l'avoir obligé.

Si je l'avois bien connu dans le tems, peut-être aurois-je été plus réſervé ; non parce que j'aurois ſû que je ne pouvois compter ſur aucun retour de ſa part, mais parce que j'aurois vû que l'objet de ma ſollicitude n'en étoit pas digne, & qu'il ne méritoit pas les ſoins de la généroſité. Celui qui n'y eſt pas ſenſible après les avoir reçus, n'en rendroit pas lui-même quand ſa ſituation le lui permettroit. La même

dureté de cœur qui résiste à l'impression des bienfaits, & qui rejette la reconnoissance, écarte l'impression du malheur d'autrui, & n'admet point les mouvemens de compassion & de générosité.

Il faut donc avoüer que le ressentiment de l'ingratitude bien déclarée, ne prend rien sur le mérite des services qu'on a rendus, & n'en diminue pas le prix; sans quoi, le plus bas de tous les vices seroit autorisé.

La reconnoissance est le salaire légitime de la générosité.

CHAPITRE XV.

Caracteres.

§. SI les ſots qui ſont un peu riches, ceſſoient de diſputer le terrein à la nobleſſe, ſous prétexte qu'ils partagent avec elle quelques-uns de ces agrémens qui ſont à prix d'argent; s'ils n'affectoient pas de parler du même ton à l'homme de génie, à l'homme à talens, & *à leurs aſſociés;* s'ils vouloient bien pardonner aux gens de mérite la conſidération qu'ils s'attirent dans le monde, je leur pardonnerois moi-même d'être riches.

§. Uſurpateurs des jugemens d'autrui, les ſots & les ignorans ſe les approprient, parce qu'ils n'en

ont point à eux. Cette adoption qui prouve l'impuiſſance de créer, leur donne un orgueil, qui cependant eſt bien-tôt défait par la diſcuſſion. C'eſt un ſpectacle ſingulier que de les voir joüer la propriété des jugemens. On entrevoit un mélange d'audace & d'irréſolution, qui décele le larcin.

§. Je ſuppoſe un ſot, un ſot prévenu, déciſif, opiniâtre, inconſidéré; je le ſuppoſe iſſu de Cicéron, de Morus ou de Milton, de Plutarque, de Paſcal ou de la Bruyere; ſi la ſource n'eſt pas aſſez reculée, il deſcendra d'Héſiode ou d'Homere. Il entreprend de répondre à toutes les queſtions, de décider ſur les points les plus délicats de doctrine ou de morale; il prononce hardiment & ſans héſiter ſur les matieres de goût & de bel eſprit; il nie,

nie, il affirme, il tranche à tort & à travers. Selon lui, Varron étoit un ignorant, Tacite un étourdi; Platon avoit l'imagination froide, Leibnitz l'eſprit reſſerré; Nicole l'égare, Corneille l'attriſte, Moliere l'ennuie. Ce qui charme les autres, lui déplaît à coup ſûr; il n'écoute pas, il ne répond pas, il a jugé, il prononce; quiconque oſeroit appeller de ſes arrêts, s'expoſeroit au plus vif reſſentiment, & preſque toûjours à une réplique ſinguliere & qu'il croit terraſſante. A qui diſputez-vous le terrein, s'écrie-t-il? avec qui oſez-vous conteſter ſur des matieres, dont vous n'ignorez pas que mes peres ont épuiſé la profondeur & développé les graces? Qui ne ſe ſentiroit accablé de cette réponſe foudroyante? En effet, un deſcendant

d'Héſiode ou d'Homere, de Plutarque ou de Cicéron, peut-il n'être pas un Poëte merveilleux, un Hiſtorien impoſant, un excellent Orateur, un vrai Philoſophe? Peut-on ne pas admirer les richeſſes de l'imagination d'un homme, qui compte Morus ou Milton parmi ſes ancêtres; ou douter de la force, de l'élévation de génie, de l'étendue & de la juſteſſe d'eſprit d'un deſcendant de Paſcal ou de la Bruyere? Ce raiſonnement ne vous perſuade point; vous êtes étonné qu'un préjugé ſi évidemment abſurde, ſoit entré ſi avant dans une tête qui n'eſt pas dans un délire décidé. La ſotte confiance de notre Illuſtre d'origine, ſon audace, vous irritent. Les Petites-Maiſons, où vous le reléguez, vous paroiſſent le ſeul aſyle qui peut vous en garantir: ou

plutôt vous riez de sa foiblesse, elle vous fait pitié ; & vous renvoyez mon fanatique au medecin. Que ferez-vous donc du Noble d'extraction, qui vous assomme de ses quartiers, de ses alliances ; qui prétend vous ébloüir de la gloire de ses ayeux, qui ne sert qu'à condamner sa paresse & qu'à éclairer sa turpitude ? La vertu des héros se transmet-elle donc plus sûrement à leur postérité, que la lumiere des grands esprits & la science des doctes ?

§. Eumolpe, que le hasard a rapproché pour une seule fois de quelques hommes & de quelques femmes célebres, s'avise de les apprécier ; & enfin il veut bien avoüer qu'il a été content d'eux. Ignoreroit-il que ceux qui l'ont apperçu sont très-mécontens de lui, principalement ceux avec qui il ose

employer une expression si indécente ?

§. J'ai pitié des grands, dit *Arsure*, homme riche & réfléchi ; leur ivresse m'attriste, je voudrois les en guérir : j'ai opéré sur *Arsene*, favori puissant & dédaigneux ; la cure étoit difficile : je lui ai démontré qu'un homme devroit rougir de prendre avantage sur un autre homme ; & que par-tout où il en trouve, il doit reconnoître son frere. Je lui parlois tête à tête ; il m'a paru timide & ébranlé. Que vous êtes heureux, Arsure ! vous avez opéré sur vous-même ; votre porteur d'eau vous écoutoit.

§. *Crésus* m'appelle chez lui ; il me fait traîner délicieusement dans une de ses maisons des champs : quelle douceur, quelle liberté, quelle profusion ! Le bon goût & la

magnificence concourent au plaiſir de ſes convives. Les attentions, les prévenances, ne laiſſent point de tems pour les deſirs : on n'a d'autre ſoin que de choiſir les amuſemens ; ils ſont tous offerts. Il en eſt un plus recherché, plus accrédité, où le ſort préſide, que la cupidité attire dans tous les lieux. Chacun va y expoſer ſon pécule, dans le coupable eſpoir d'y ajoûter celui de ſon ami. Le croiriez-vous, que chez Créſus même, il faille payer pour être admis à cet exercice funeſte ; & qu'après avoir épuiſé ſa bourſe, on ſoit toûjours contraint, dans le ſéjour de la profuſion, & au milieu de l'abondance, de payer ſon écot de ce prétendu plaiſir, & d'acheter comptant les inſtrumens de ſa ruine ?

§. Philinte aime tellement ſa li-

berté, qu'il en est comme esclave ; de sorte qu'il en perd à mesure qu'il y tient plus fortement. Peu de choses & peu de gens sont capables de le contraindre : cependant tout le gêne, tout l'embarrasse. Il est variable, inconstant, & n'est fidele qu'à son amour-propre. Le fond de son caractere n'étoit pas mauvais ; c'étoit un sentiment de liberté, un goût d'indépendance naturel en soi, honorable même à l'humanité : mais il y a mêlé de l'humeur & de la bile qui ont tout corrompu : il y est entré encore du mépris pour ces hommes qui le fatiguoient, & dont il auroit dû s'amuser. Ainsi, soit délicatesse, soit amour extrême de l'indépendance, Philinte a perdu tous ses droits à la société & aux plaisirs de la vie.

§. Xantipe hait le monde, n'ai-

me que lui-même ; tout eſt vuide pour lui ; lui ſeul a de quoi ſe ſatisfaire ; par-tout il trouve du mauvais goût, des ſots : c'eſt que Xantipe connoît le monde, & ne ſe connoît pas ſoi-même.

§. Philon eſt impétueux, emporté, inacceſſible ; on n'entend que lui dans ſa maiſon, & ſes gens ne l'abordent qu'en tremblant. Le voilà qui gronde, qui tonne : non, il bégaie, il balbutie ; il querelle Damas, ſon fidele domeſtique, parce qu'il eſt pris de vin : d'où vient donc tant d'emportement contre un homme à qui il reproche d'avoir perdu la raiſon ?

§. *Ménippe* a de la naiſſance, il le ſait ; il eſt né avec des talens, il les a négligés ; il eſt né ſans biens, il a cru au-deſſous de lui d'en acquérir. On le trouve pourtant dans

tous les cercles, aux promenades, aux spectacles, sous les ajustemens les plus lestes; il est traîné par-tout dans un char superbe. Tel que je viens de vous le peindre, Ménippe se plaint de sa fortune : c'est pourtant elle qui le fait vivre.

§. *Druse* invite à venir voir sa maison; il vous mène, il vous tire, il vous pousse, il vous installe; il fait admirer ses pierres, ses marbres : ici, un escalier hardi doit vous étonner; ce portique est heureusement ménagé; la structure des bâtimens est de bon goût; la distribution des espaces prouve de l'habileté & de l'adresse. Ses jardins sont de son invention; il a fait les divisions & les compartimens; il a tout semé, tout planté : il fait les honneurs de tout ce qu'il montre; il accepte tous les eloges, & ne

manque pas de ſoûrire avec modeſtie. Druſe ne repréſente pas mal, pour ſes mâçons, ſon jardinier, ſon architecte.

C'eſt lui à qui vous avez dit, en parcourant ſa maiſon, que N... eſt auſſi dans la ſienne, & qui vous répond tout occupé, qu'il eſt bien aiſe qu'elle vous convienne. Songe-t-il qu'on puiſſe lui parler d'une autre maiſon que de celle qu'il a bâtie? Songe-t-il ſouvent qu'il y en a d'autres? Vous lui parlez, il eſt dans l'abſtraction: ſes yeux ſont collés à un plafond qu'il admire. C'eſt le même enfin dont le premier abord a été ſi vif, ſi empreſſé, lorſque tout chez lui vous étoit nouveau; à qui vous êtes de trop, à qui vous peſez dès que vous avez tout vû, tout loüé, & qu'il n'a plus rien à vous montrer.

§. Les gens d'une humeur sévere, d'un goût délicat, d'un caractere ferme, doivent renoncer aux careſſes du monde. Ils refuſent obſtinément leur ſuffrage au faux mérite, aux fauſſes vertus; ils n'accordent leur eſtime qu'à ceux qui leur reſſemblent; & comme il en eſt peu, on les trouve ſinguliers. On a raiſon de les nommer ainſi, ſi par-là on entend ce qui eſt rare. N'importe, cette qualification paſſe pour une injure; on ne veut point de l'amitié d'une eſpece ſi biſarre; ſeroit-ce parce qu'on ne ſe ſent pas de quoi la payer?

§. Un homme d'un grand génie, & d'une plus grande ame encore, joignoit une longue expérience à un ſens exquis; il avoit beaucoup voyagé, afin de s'accoûtumer aux mœurs de tous les peuples, & de

secoüer les faux préjugés ; il avoit refusé constamment ce qu'on appelle des Lettres de recommandation. Je ne veux pas, disoit-il, m'exposer à voir des gens avec qui je n'aurai peut-être nul rapport de caractere. Il avoit seulement des Lettres de crédit. Avec cette précaution imposante, libre par-tout, il s'y faisoit des sociétés à son choix. Sa regle étoit de rechercher les gens de qui il entendoit faire le plus de ces médisances qui font soupçonner du mérite. Il a attesté que presque toûjours cette méthode lui avoit réussi, & qu'il n'avoit jamais été aussi heureux à former des liaisons utiles & délicieuses, qu'avec les personnes que l'envie attaquoit le plus fortement, & que c'étoient communément ce qui valoit le mieux dans chaque ville. Ne re-

connoît-on pas là l'Ostracisme d'Athenes, dont l'apologie offense l'équité, & seroit entreprise en vain?

§. Diogene faisoit à lui seul une espece bisarre; je ne vois dans sa prétendue sagesse, qu'orgueil & qu'affectation. Ce ne fut pas la modération qui lui fit rejetter les offres d'Alexandre: il s'élevoit en quelque sorte, par ce refus, au-dessus du Conquérant de l'Asie; & si celui-ci parut frappé de cette fausse vertu, & envia le sort de ce phrénétique, c'est qu'il étoit attaqué du même mal, quoique les symptomes fussent différens.

§. Il est des gens qu'on ne cherche nulle part, & qu'on trouve par-tout; qui se croient souvent nécessaires, & qui sont toûjours de trop; qui donnent sans cesse leur

avis, qu'on ne demande jamais : gens ſans conſéquence, & comme hors d'œuvre ; qui ne tiennent point de place, quoiqu'ils ſe multiplient en mille lieux à la fois, & qui diſparoîtront, ſans que perſonne penſe à les reclamer.

CHAPITRE XVI.

Sentences & Maximes

§. LEs flateurs ſont occupés à procurer des honneurs à leurs idoles, non à les leur faire mériter.

§. Tous les honnêtes gens ſont bons amis, & les gens d'eſprit ſe devinent : ils forment des liaiſons. Les ſots ont des habitudes ; les ſcélérats ſont des complots.

§. Les grands maux ſont les

douleurs du corps : les grands biens sont les plaisirs du cœur & de l'esprit.

§. On témoigne également de la mauvaise volonté en examinant trop, & en n'examinant pas assez.

§. On ne voit jamais bien la fausseté des préjugés dans lesquels on est né.

§. On est plus coupable en faisant des reproches injustes, qu'en donnant lieu à des reproches bien fondés.

§. Le desir de plaire est dans la nature ; il seroit plus nécessaire de le réprimer que de l'exciter ; ceux qui le conseillent, devroient le diriger.

§. Je ne distingue les saisons que par la température de l'air ; elle regle mes précautions. Je n'apprécie les hommes que par leurs dis-

cours & par leurs actions ; elles déterminent mon choix, & fixent ma confiance.

§. Il faut souvent plus de courage pour donner un bon conseil, que pour le suivre.

§. Il ne faut pas que les gens de Lettres, que les gens à talens s'humilient trop en présence des Grands ; ce seroit abdiquer en quelque sorte la place honorable qu'ils ont dans l'estime publique.

Il ne faut pas que les gens de Lettres exigent trop des Grands, ni du reste des hommes ; ils ne doivent ambitionner ni les richesses ni les emplois ; ces récompenses n'ont point de rapport à leur sorte de mérite ; on ne leur doit que de l'estime, des égards, de la protection.

§. L'air important ne sied à per-

sonne : c'est un travers. Quelquefois il est l'expression & comme le signal de la hauteur de l'ame. Alors il devient précieux ; il indique aux honnêtes gens ce qu'ils cherchent.

L'air bas dégrade tout le monde. S'il passe aux manieres & aux sentimens, ou s'il en vient, il avilit & déshonore.

§. Quand on vit avec certains Grands, on doit renoncer à la gloire de ce qu'on fait le mieux, s'ils y prétendent. Ceux qui y ont de véritables droits, donnent plus de lumiere qu'ils n'en reçoivent.

§. On a moins à souffrir des Grands, que de ceux qui les imitent.

§. Peut-être trouveroit-on entre l'esprit & la raison les mêmes rapports qu'entre la jeunesse & l'âge mûr.

§. Pour

§. Pour les gens d'eſprit, un homme d'eſprit eſt leur pareil : pour les ſots, c'eſt un ſavant ou un puriſte.

§. On a dit qu'un ſot n'a pas aſſez d'étoffe pour être bon ; j'ajoûte qu'il n'a pas aſſez d'inſtinct pour eſtimer un homme d'eſprit.

§. Il y a autant de diſtance entre la beauté & la force de l'eſprit, & la beauté & la force du corps, qu'il y en a entre la nature de ces deux êtres.

§. Pour ſi déſintéreſſé que l'on ſoit, on a regret, ſinon à ce qui échappe, du moins à la ſatisfaction que l'on ſe donnoit en le dédaignant.

§. Communément on ne s'étaie de certains hommes, que pour en braver d'autres impunément.

§. Deux ſortes de perſonnes

principalement trouvent le tems court : les amoureux, & les gens qui étalent sur le Pont-Neuf.

§. La plûpart des jeunes personnes sont comme les taureaux, qui ne connoissent pas leur force.

§. Les hommes sont si dépendans de ce qui est sensible, que quand ils sont parvenus à mépriser les lois de la société, on en peut conclurre qu'il ne reste dans leur cœur aucun respect pour les lois divines.

§. Il n'y a point de longue vie, ni de court repentir.

FIN.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire du ROY

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit portant pour titre : *Conſidérations ſur le génie & les mœurs de ce ſiecle*, & j'ai cru que le Public en verroit avec plaiſir l'impreſſion. A Paris le 30 Mars 1749.

DU RESNEL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Laurent Durand Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Conſidérations ſur le génie & les mœurs de ce ſiecle*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion

dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites presentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le troisiéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 147. fol. 140, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Mai 1749.

Signé, *G. CAVELIER*, Syndic.

Author [Soubeyran de Scopon, Jean]
Title Considérations sur le génie et les mœurs de ce siècle.
DATE
221068
LF.
S719c

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU